

Vie des CCAF

JOURNÉE DES CCAF – 19 NOVEMBRE 2016 – PARIS

MATINÉE

Effraction d'Isabelle Carré aux éditions des Crépuscules

Intervention d'Isabelle Carré

Ce texte n'est pas né d'une inspiration mais d'une exaspération, d'une irritation, pour reprendre une expression du peintre argentin Alberto Bali, qui a dessiné la chaise LC4 de Le Corbusier, celle en peau de vache élimée de la couverture.

Des écrivains le disent avec élégance mieux que je ne saurais le dire :

"L'écriture ne naît pas du vide, mais du chaos", écrit Marie Shelley à propos de *Frankenstein ou le Prométhée moderne*.

"Je ne puis présenter la réalité des faits, je n'en puis présenter que l'ombre." écrivait Stendhal.

C'est la première fois que je me lance dans l'écriture d'un texte qui n'est pas théorique, c'est la première fois que j'ai l'opportunité d'en parler avec des collègues, et cela me ravit que ce soit aux Cartels. Je vous en remercie.

J'ai écrit cette fiction, tirée d'une mésaventure ancienne, datant d'il y a plus de 20 ans. Elle n'en est qu'une traduction. J'aime le terme d'œuvre des lisières, entre autobiographie et pure fiction, où l'on est toujours tenté de reconnaître un lieu, un personnage, mais la seconde suivante, il vous échappe déjà.

J'ai romancé la rencontre épistolaire entre deux personnages, une jeune femme égarée, de cette génération qu'on appelle Y, ou encore Z, ces hyper-connectés, qui veulent tout, tout de suite, dans l'impatience, l'urgence, et un homme qui ne sait pas comment au départ il va bien pouvoir lui répondre. C'est un peu l'enjeu qui va se poser. L est une écorchée vive, qui se débat avec des symptômes, et a une dent contre les analystes, c'est le moins que l'on puisse dire. Ce personnage se fait aussi l'écho de cette colère contre la psychanalyse qui se répète avec véhémence aujourd'hui.

Le texte se veut une tentative de trouver une porte d'entrée différente à la transmission des ressorts d'une analyse. C'est une question qui m'importe depuis longtemps.

Quand la moitié fut sous mes yeux, je me suis dit qu'il méritait de vivre un peu et qu'il pourrait être une approche différente de transmission du parcours d'une analyse, de ses déboires et ouvertures possibles aussi. Alors, je l'ai travaillé, encore et encore, avec la complicité de quelques-uns. C'est vraiment une écriture d'après-coup, comme en analyse c'est dans l'après-coup qu'on entend les jeux de l'inconscient. J'ai pensé alors tout d'abord écrire un texte qui serait accessible à des personnes néophytes, connaissant pas ou peu le travail d'une analyse, et qui trouveraient un texte plus abordable que des textes théoriques complexes qui, la plupart du temps, effrayent et font reculer ou fuir. J'ai la sensation que les critiques massives dont la pratique de l'analyse fait l'objet

tiennent souvent et encore à une posture dans le discours qui reste souvent obscur, très ou trop érudit et entendable seulement par les initiés du sérail. Cela a toujours été une résistance à l'analyse de beaucoup de psychiatres, reste un reproche réitéré, et une demande répétée des personnes qui viennent travailler dans nos associations et dans nos groupes, ou même d'analysants. Je trouve que nous ne nous inquiétons pas toujours de ces questions de transmission au delà de nos cercles.

La collection " Ombre et lumière", des Éditions des Crépuscules, dont c'est le premier texte, donne justement la part belle à cette approche.

Cette histoire est née de mes propres différentes cures, des cures avec mes propres analysants, d'expériences de vie, de mon imaginaire aussi, d'une mauvaise rencontre et aventure fâcheuse, mais aussi de toutes les belles rencontres, ressourçantes que j'ai faites aux Cartels, qui m'ont offert des ponts vers des déplacements multiples. Jacques m'a apporté sa contribution en m'aidant à tisser l'étoffe du personnage de Santiago. Santiago, c'est donc lui et moi, un mélange des genres.

L'idée a germé longtemps ...

Cette phrase de Patrick Modiano me revient souvent:

"Plutôt que de tenter de restituer les choses avec la plus grande précision, ce qui voudrait dire écrire de façon naturaliste, je préfère sonder l'écho.

L'énigme. Les traces laissent une sorte de musicalité, de mélodie, c'est ça qu'il faut retrouver plutôt que la description des choses. Même si des morceaux de réalité passent comme en fraude ..."

Le reste joue de la méprise et de l'équivoque que peut provoquer la lecture. Il y a cette part de jeu et de déplacement que l'on peut entendre du point de vue de l'inconscient. Le déplacement du côté de la fiction ne veut pas dire qu'il s'agit de transposer cette fiction dans la réalité, même si, dès qu'on prend la plume, le texte se voulant d'être vraisemblable, il va suggérer des ponts avec la réalité. Tenter d'entreprendre une psychanalyse appliquée des personnages ferait passer à côté du contenu et de la matière qui est offerte.

Ceci n'est pas une psychanalyse, au sens littéral du terme, pourrais-je dire, et n'est du coup pas comparable à une cure, c'est la fiction d'une cure, avec tout ce qu'il y a de décalage, d'écarts dans l'écriture d'après-coup.

Le plus complexe était de ne pas donner une forme de guide du bon déroulement d'une analyse, mais de s'aventurer à modeler et bricoler les mouvements, les inerties, les bizarreries, les résistances du déroulement d'une analyse, sans les figer dans un temps linéaire. Devant cette sensation d'intemporalité de la relation passionnelle dont L se fait l'objet, j'ai joué avec un cadre temporel et spatial qui a été élastique et condensé. Condensation est autant au sens psychique qu'une dimension de cet écrit.

C'est juste un cadre qui évoque celui de l'analyse, il a fallu créer, inventer. J'ai joué avec le temps et l'espace, l'écrit et la parole.

Je tiens à le préciser, on ne peut réduire une analyse à cette fiction, mais j'ai

tenté cette écriture pour rappeler combien les aménagements du cadre nous sont difficiles parce qu'ils ne nous permettent pas de travailler avec nos outils habituels. Quelles en sont les modulations possibles, les limites?

C'est aussi que dans le contexte très singulier de L, comme dans beaucoup de situations auxquelles nous nous confrontons et nous nous butons, l'entrée en matière pour éviter tout rejet définitif était une gageure. Les demandes qui nous sont faites aujourd'hui sont de cet ordre là, une gageure, un pari. Le risque est de ne plus savoir quel cadre se fixer, comment ne pas tomber dans une certaine séduction, une envie maladroite de plaire pour que le patient revienne. Comment garder cet ancrage du côté de l'analyse sans verser dans une psychothérapie ?

Ce texte serait comme une forme de long entretien préliminaire, avec ses distorsions, ses mouvements en spirale.

L'échange est comme ces entretiens préalables à l'analyse, qui nous semblent parfois interminables et ne jamais aboutir à l'analyse proprement dite.

Quel chemin tortueux il faut parfois parcourir pour que la parole (mais aussi la voix) et ses associations libres puissent advenir.

Et quelles sont les limites aux aménagements du cadre? Dans notre monde hyper-connecté justement.

Certains prétendent que Skype est jouable, la toile est devenue un vaste terrain de jeux pas très orthodoxe. Que deviennent les effets de l'inconscient? Qu'en est-il de l'absence physique? Dans le texte, L se rend chez son analyste régulièrement mais s'arrange avec ses empêchements en écrivant parfois, en faisant tout pour résister, contourner et provoquer le cadre, que Santiago lui rappelle sans cesse. J'évoque dans le texte la question de l'intime, des traces laissées par des mails qui tomberaient sous d'autres yeux. Le malaise qu'on peut ressentir à lire un mail qui ne nous est pas adressé. C'est aussi le jeu du titre, *Effraction*. Un collègue belge évoquait un jour les enregistrements faits dans une université es séances d'analyse pour tenter d'authentifier les effets d'interprétation.

Je suis partie d'une situation d'emprise, d'addiction à l'autre, j'en écoute à foison dans ma pratique, j'ai la sensation de n'entendre que cela toute la journée. Et parfois ces analysants me déroutent tant ils donnent l'impression d'être immobiles dans leur répétition, insaisissables.

Dans ce texte, il y aussi ici la dimension de tromperie double dans la parole donnée.

L'analyste tout d'abord passe à l'acte, ce qui est la moindre des catastrophes presque, pour ensuite jouer à l'amoureux qu'il n'est pas. Ce n'est pas le passage à l'acte en lui-même qui est le plus problématique, c'est ce que l'auteur du passage à l'acte en fait ou en dit. Q est dans le déni, n'en dit rien, ne fait que l'agir.

Se pose donc cette question complexe :

Quand commence l'abus de transfert finalement ? Qu'est-ce que les incidents ou les déviations de transferts ?

L'illusion amoureuse entretenue s'y prête aussi ...

" Des passages à l'acte, on en commet toute la journée." dit un de mes collègues, par abus de langage. Comment différencier ces agirs, qui peuvent se passer aussi bien dans la cure que hors de la cure, qui peuvent être conscients ou inconscients ? Le passage à l'acte est une rupture radicale dans la relation, là où l'acting-out est un message avec un destinataire.

Je pense qu'il y a une différence entre la véritable sortie de scène et les propres effets de notre inconscient, qui sont notre capacité à mettre en mouvement la parole dans une cure. Nous travaillons avec les propres effets de notre inconscient, cela peut impliquer des surprises, des trouvailles, pas des actes détruisant l'enjeu du transfert. Cela pose des questions essentielles sur les enjeux du transfert et l'éthique de l'analyse.

L'idée est surtout de se servir de ce prétexte pour parler de l'aventure qu'est une analyse. Le dialogue épistolaire est une trouvaille pour tenter de transmettre quelque chose de l'expérience analytique.

Ce texte est aussi comme un témoignage de ce moment d'interrogation, du passage de la place du plaignant à celui d'analysant.

Pourquoi ce passage, comment ?

Le cas du personnage de L est singulier, elle se bute à une impasse qui pourrait bien s'appeler le réel au sens de l'impossible. Plus de cure, plus d'analyste, plus d'arrimage.

Quant à la question de reconnaître une personne derrière un personnage, c'est toujours un risque de lecture, mais c'est un peu passer à côté de la matière du texte. Un ami libraire me dit:

" Tout ce qui est écrit est vrai et doublement vrai, mais pour le lecteur."

C'est de la pratique psychanalytique aujourd'hui, de toutes ces cures dans lesquelles nous ne sommes pas dans les cures-types qu'il faut débattre.

Le texte tente de mettre en perspective ces questions.

J'ai lu récemment *La vie avec Lacan* de Catherine Millot.

Le livre commence par cette phrase qui m'interpelle:

"Je me sentais transparente pour Lacan, convaincue qu'il avait de moi un savoir absolu. N'avoir rien à dissimuler, nul mystère à préserver, me donnait avec lui une totale liberté, mais pas seulement. Une part essentielle de mon être lui était remise, il en avait la garde, j'en étais déchargée."

Cela respire l'illusion du sujet supposé savoir mais aussi la fascination.

Je vous cite cet autre passage:

"Cette tension vers l'irréductible au mépris de tout le reste, je la mettais en œuvre dans mon rapport à la psychanalyse. Au cours de toutes ces années, mon analyse avec Lacan s'était poursuivie. J'ai joué "tapis" en allant les trouver, et l'enjeu était pour moi une question de vie ou de mort. La partie s'était engagée,

et, même si la donne avait été modifiée lorsque nos relations prirent le tour de l'intimité, il avait été pour moi inenvisageable de retirer ma mise et d'aller porter ma question ailleurs. Lacan l'avait compris, il avait tenu le pari et moi aussi.

Il m'arrive de penser qu'il avait peut-être mis dans l'affaire son goût de l'expérimentation. Il mené les choses en tenant compte de la particularité de la situation, la mettant à profit à l'occasion.

Ainsi lui arrivait-il de glisser une interprétation à la faveur d'un geste de la vie quotidienne. Parfois, je lui faisais part de mon inquiétude à l'idée de ne pas pouvoir mener à bien mon analyse dans ces conditions si particulière. Un jour, il me répondit : "oui il manque quelque chose !"

J'en fus interloquée, moi qui croyais que c'était de quelque chose en trop qui s'agissait! Ce manque, qui sonnait-là comme définitif me tombait dessus comme un couperet.

Lacan su d'une phrase à la fois ne pas céder sur son tranchant et en tempérer les effets."

Catherine Millot a le mérite de partager, 30 ans après la mort de Lacan, cette expérience singulière.

« Il manque quelque chose » m'évoque qu'il manque bien une place vide, vacante.

Cela me pose des questions concernant le possible point aveugle qui engendrerait une répétition de la transgression sur des générations, ou cette obsession de certaines associations à parler de « la révélation du désir féminin »...

Jacques Nassif

Le livre d'Isabelle Carré est suffisamment bien écrit pour mériter une large audience.

La préface et la postface constituent une éventuelle théorie de ce qui se passe quand un analyste outrepassa la limite et n'analyse pas suffisamment ce qui s'est passé pour lui avec sa propre mère.

C'est « gonflé », courageux de la part d'Isabelle d'avoir entrepris l'écriture de ce livre. Il ne s'agit pas seulement d'une fiction, c'est quelque chose qu'elle a vécu.

Ce travail d'écriture à deux aura-t-il une suite ?

Echos de la discussion

Estelle Denecé : - comment s'est faite l'adresse à Santiago ? Qui en a été le passeur ? - C'est dit dans le livre, un ami de L.

- Pourquoi un homme ? - C'est un hasard.

- Dans ce livre, il y a de la jouissance, de la dévoration

J.N. C'est un texte sur l'anorexie, sur sa guérison et la peur d'y retourner, une fois que le transfert a abouti à cette impasse, dit JN.

La discussion s'engage alors sur l'approche française de l'anorexie et de la boulimie qu'il convient d'ailleurs de séparer.

Jean-Michel Gentizon, des éditions des crépuscules, recentre la discussion en soulignant que le livre est paru dans la collection « Ombre et lumière » : c'est un livre dans l'ombre de la psychanalyse, sur l'abus de transfert, l'inceste. Ce n'est pas un ouvrage de la collection « Nouvelles pratiques ».

Albert Maître prend alors la parole. Voici le texte de son intervention revu par ses soins :

« Nous ne serions pas là aujourd'hui à parler du livre d'Isabelle Carré, ce livre même n'existerait pas, si ne se produisaient pas dans la pratique des analystes des agissements contraires à l'éthique de la psychanalyse. Ces faits ne sont pas nouveaux. Il serait fastidieux d'en faire le recensement, disons seulement qu'ils existaient déjà au temps de Freud et des personnages aussi éminents que Jung et Ferenczi y ont cédé en ayant des relations amoureuses et sexuelles avec leurs analysantes. Ces passages à l'acte des analystes ont des effets ravageant et souvent indélébiles pour les analysantes qui en sont les victimes. Ils contribuent, par ailleurs, à alimenter le discrédit jeté, pour d'autres raisons, sur la psychanalyse.

Les associations de psychanalystes ont traité ces agissements avec la plus grande discrétion, en les condamnant in petto, parfois en excluant l'analyste, mais certaines associations ont une telle tolérance à ces perversions du transfert qu'on peut aujourd'hui constater une transmission de cette transgression sur plusieurs générations d'analystes. Certes, il conviendrait chaque fois d'analyser le passage à l'acte en tant que tel et ce qu'il vient dire du transfert non analysé de l'analyste, mais cela n'exclut pas ce que devrait en dire publiquement les associations. La livre d'Isabelle Carré me semble être une contribution à cette responsabilisation des associations psychanalytiques.

Ce livre, par ce qu'il nous montre, illustre aussi la diversité des pratiques des psychanalystes. Cette diversité est engendrée par la manière dont s'exprime la souffrance psychique aujourd'hui où prévalent l'angoisse, la dépression, les addictions et les passages à l'acte. Modalités qui ne se convertissent pas dans l'immédiat en névrose de transfert comme le font les symptômes névrotiques et qui obligent l'analyste à inventer un praticable adaptable à chaque situation. Par ailleurs, parmi les sujets qui s'adressent à un psychanalyste aujourd'hui, paradoxalement, certains mettent en avant qu'ils ne souhaitent pas faire une psychanalyse au sens de la cure-type. Mais seulement, d'avoir un lieu pour parler ou être soulagé d'une souffrance. Et cette attitude ne saurait relever simplement d'une dénégation. Ajoutons la paupérisation engendrée par la sauvagerie de l'économie dite libérale et souvent la situation des personnes dont le travail implique des déplacements imprévisibles et répétés. Tout cela contribue à ce que l'analyste, tout en tenant sa fonction de lieu d'adresse, est amené à aménager en permanence ce qui conventionnellement a été appelé le cadre de la cure-type, au point que parfois les séances se déroulent au

téléphone, par Skype, par courriel... La question à laquelle contribue le livre d'Isabelle Carré et que se pose tout analyste dans ces situations c'est celle d'une possibilité de l'acte analytique hors cadre, au delà des effets psychothérapeutiques de la névrose de transfert. En d'autres termes, le désir de l'analyste est-il suffisant pour produire son acte, quelque soit la réalité matérielle du cadre ? Peut-on se dispenser des effets de la voix quand on sait que c'est parfois des défauts de prononciation qui révèlent les formations de l'inconscient ? Ce qu'instituent le cadre et la présence des corps n'est-il pas nécessaire à la mise en jeu du fantasme et à son analyse ? Dans le prolongement de ce questionnement, les transformations de la pratique des psychanalystes ne nous conduisent-elles pas à réactualiser nos conceptions de la fin et des fins d'une psychanalyse ?

Ainsi, la portée du livre d'Isabelle Carré dépasse le témoignage d'un trajet psychanalytique particulier. Il nous permet de débattre aussi bien de l'éthique de la psychanalyse que des conditions de la pratique des psychanalystes aujourd'hui.

Mais avant d'aborder le propos de ce livre je voudrais au préalable saluer le courage de son auteure d'affronter le convenu du milieu psychanalytique et la bien-pensance en n'hésitant pas à rendre public l'intime. Cet hommage s'adresse aussi à S. pour avoir soutenu, autant qu'il l'a pu, une adresse analytique en dépit des circonstances qui avaient amenée L à n'avoir plus confiance dans la parole et l'écoute d'un analyste.

L'enjeu analytique de cet ouvrage je l'aborderai par deux questions. Quel est le destin du trauma en psychanalyse, qui plus est, quand c'est un analyste qui en fut l'agent ? L'enjeu analytique de cette correspondance a-t-il été tenu et accompli au sens d'une fin d'analyse et subsidiairement ce travail d'écriture relève-t-il d'une procédure de passe ?

Ce qui caractérise cliniquement la dimension traumatique, et cela est connu depuis longtemps, même avant la psychanalyse, c'est la répétition. Celle-ci se manifeste par l'itération des représentations de la scène traumatique mais aussi par des agirs du sujet visant à la réactualiser. Cette répétition ne peut être réduite au masochisme, elle est insistance à produire un discours visant à faire bord et limite subjectivante à la jouissance induite par le trauma. Cette jouissance ne relève pas du plaisir mais de l'excitation pulsionnelle engendrée par l'effraction traumatique, en d'autres termes d'être ou d'avoir été réellement l'objet de la jouissance de l'Autre.

On peut se demander si cet écrit ne redouble pas, par son adresse à un public et surtout aux associations d'analystes, le traitement du trauma, mais aussi ce qu'à pu avoir de transgressif cette analyse par correspondance eut égard aux canons de la cure-type. Comme si une reconnaissance en était attendue par son adresse à un public.

Mais la « détoxification » de la dimension traumatique passe par le fait qu'elle occupe la scène du fantasme, voire qu'elle s'y substitue. Elle peut le faire d'autant plus facilement qu'il y a entre la scène traumatique et les fantasmes,

dans la mesure où le champ pulsionnel s'y accomplit, des similitudes qui les confondent. Le travail de la cure est justement d'actualiser dans le transfert ces fantasmes afin des les dissocier de la scène traumatique, laquelle pourra être alors rangée au registre des souvenirs « détoxiqués » de leur pouvoir traumatique.

Cette correspondance témoigne d'une telle orientation dans la mesure où S. ramène souvent L. aux modalités des liens avec ses personnages familiaux et à la manière dont elles se répètent avec d'autres protagonistes. Mais cet abord de la dimension fantasmatique qui sous tend nos relations affectives est-elle suffisante pour que s'effectue une séparation de l'objet du fantasme afin que nous puissions cesser d'en être l'objet et de servir la jouissance de l'Autre ? Il me semble que cette correspondance ne va pas jusque là alors que les éléments opérant nous sont donnés. Ainsi, nommer les personnages par des lettres et non par des noms n'est-il pas déjà nous introduire à un au delà du personnage. Que nous fait entendre la nomination de l'imposteur par la lettre Q, si ce n'est qu'il serait voué au déchet, actant ainsi une séparation ? On entend là, la mise en jeu de la pulsion anale aussi appelée pulsion d'emprise. Or L. nous dit qu'elle se défend avant tout dans sa réalité de tomber sous l'emprise de l'Autre. Cette emprise de l'Autre existe du simple fait que nous parlons, et paradoxalement c'est la parole qui nous en délivre ou plus exactement nous la révèle comme le montre le mot d'esprit, ce qui permet de ne pas en rajouter. Il n'est pas certain que le sujet trouve son compte en y substituant l'emprise de son moi qui est à l'œuvre quand nous construisons »notre « maison par exemple qui, dans la situation évoquée, vient en concurrence voire en alternative, raisons matérielles aidants, avec le travail analytique.

Si nous écoutons ce que nous disent ces nominations des personnes par des lettres, L. (elle) apparaît comme un horizon à ce qui pourrait advenir pour sortir de la phobie d'emprise. Ce mouvement est perceptible à la page 150 quand S. arrête L. sur le « lâcher pour eux ». On peut remarquer que là, précisément, ce qui est en jeu c'est l'accomplissement de la pulsion d'emprise au sens de l'évidement de l'objet. Il est à noter que dans la correspondance qui suit L. évoque une perte de ses pétales (à en perdre les pédales...) à savoir qu'on passe de la problématique de l'emprise à celle de la castration ouvrant à l'Autre jouissance, celle de la femme, L. aurait alors accompli l'emprise de la lettre sur le corps.

Cette séquence illustre le travail analytique qui parcourt cette correspondance et qui est perceptible dans les points de réel transférés sur l'analyste afin qu'il les nomme pour que l'analysant puissent les faire siens.

Cet écrit, qu'on peut lire comme un travail de passe, ne pourrait-il pas retrouver sa voix dans le dispositif de la passe ? Manière d'acter une liquidation de la phobie d'emprise ? La réponse n'appartient qu'à l'auteure de cette correspondance.

Pour conclure, à propos de la phobie d'emprise de l'Autre, et avec toute l'équivocité de cette expression, il faut rappeler que nous n'avons pas le choix

ou plutôt que nous avons le choix qu'entre diverses formes d'emprise. Celle qu'exerce structurellement le langage sur nos corps et que nous pouvons « désimaginer » par la parole adressée à un Autre et celle pour s'en défendre du Moi sur le désir du sujet. Ne retrouvons nous pas là une autre expression du pari pascalien ? »

La discussion reprend sur les passages à l'acte, la manière dont les institutions psychanalytiques abordent cette question, l'existence de véritables généalogies de l'abus de transfert quand ce n'est pas parlé au niveau institutionnel.

Est abordée ensuite la question de l'impasse sur la voix. La présence du corps n'est-elle pas nécessaire pour la mise en jeu du transfert ?

I.C. explique que le personnage de L a aussi régulièrement bénéficié d'un travail par la voix, ce qui est décrit au début de la fiction, lors de la venue régulière pour les séances dans la ville de son analyste. Elle a appuyé dans son personnage ces traits-là, ce refus de venir parler, car la voix exerce justement sur L une forme d'emprise proche d'un effet hypnotique qui la fait fuir pour le coup, d'où cette résistance répétée ... C'est du coup tout le travail du personnage de Santiago d'être dans l'insistance d'entendre sa voix, même par téléphone parfois.

Bertrand Phésans intervient sur l'emprise qui est un signifiant récurrent dans ce travail. Ce texte est sulfureux et subversif, il va contre la doxa du discours établi : il aborde en effet cette question d'emprise à partir d'une position qui n'est pas celle de la victimisation. Dans une relation d'emprise, on est toujours deux.

Sont évoqués, mais sans plus de précision, « ceux qui ne veulent pas entendre parler du livre ».

Lucia Ibáñez Márquez dit que ce livre est inventif, créatif. Il exprime qu'il y a une voix et une voie dans le désespoir, que l'on ressent un effet de déplacement de l'écriture, dans les séances auxquels l'on est comme convié. Le cheminement séance après séance donne la sensation non pas d'une réparation mais d'une restauration, dans ce cadre où l'analyste outrepassa ses limites. Ce livre dépasse le cadre d'un témoignage singulier.

Estelle Denecé demande comment le livre a été ressenti par les non-analystes et évoque le « malaise » que sa lecture peut provoquer. S'en suivent alors, dans la hâte de la fin de matinée où nous étions 15, toute une série de questions.

APRÈS-MIDI

Nous sommes 17, avec notre invité pour le temps sur la passe Xavier Fourtou, de l'association *Encore*

Bertrand Phésans présente cette demi-journée, consacrée à organiser l'avenir de notre association, en prenant en compte le fait que le dispositif sur la pratique n'existe plus comme avant.

Nous parlons d'abord des *cartels sur la passe*.

Jean-Michel Darchy souligne les difficultés qu'il rencontre pour l'organisation de la passe. Il est nécessaire de contacter d'autres associations hors I-AEP. Il évoque une réunion de bureau du 2 novembre où la question suivante a été posée : La vie des CCAF, c'est la vie des dispositifs. Faut-il pour autant se passer d'enseignement ?

Pour plus de détails, se reporter au texte « À propos de la passe » qui a été diffusé dans la newsletter des CCAF du 15 novembre.

Il intie ensuite au voyage dans des cartels de la passe.

Les personnes qui souhaitent participer à ces cartels se signalent auprès de Jean-Michel Darchy jmdarchy@hotmail.fr

Parole est donnée à Xavier Fourtou qui témoigne de son parcours entre son association et le dispositif de la passe aux CCAF.

Il a choisi de faire la passe aux CCAF, car il n'y avait pas de nomination et il ne connaissait pas les personnes qui interviendraient dans cette passe.

Il a apprécié la très grande attention qui lui a été portée à chaque étape de la passe. Il a été très intéressé par le rôle du coordonnant.

La possibilité qui lui a été offerte de participer à des jurys est aussi quelque chose de très précieux.

L'aspect horizontal, non hiérarchique du dispositif est une dimension essentielle, et unique en France, voire au-delà.

Il prévoit de faire retour dans son association de cette expérience, car il y a à *Encore* un débat sur le dispositif de la passe et en particulier sur la question de la nomination.

Jean-Michel Darchy propose de constituer des cartels de travail sur la passe.

Les personnes qui souhaitent participer à ces cartels se signalent auprès de lui. jmdarchy@hotmail.fr

INVITATION AU VOYAGE

Drôle d'endroit ou d'envers pour une « rencontre »

Malgré les aléas de la psychanalyse dans le champ social, la question de la transmission assurée par le dispositif dit « la Passe » reste actuelle. Dès son origine avec son inventeur J. Lacan, la Proposition de 1967, l'institution posait question pour la transmission.

Qu'est ce qui peut faire lien entre analystes sans exciper d'une appartenance estampillée à une Ecole qui les reconnaîtrait (transfert au Maître, transfert à l'école).

Au temps de la dissolution, on en a vu beaucoup et des « vertes et des pas mûres ». Pas mûres est un terme intéressant. Il équivoque entre le registre de ce qui tombe » et de « ce qui ne tombe pas » (caducité) avec celui du « mur », ce qui empêche de passer, qui barre la route.

Ce qui barre la route, ce sont les identifications et « l'identification à l'analyste » en est une parmi d'autres, pas la moindre. Cette question implique la nécessité de se déplacer, de créer un mouvement qui lie l'espace analytique au temps où nous sommes. Ce qui actuellement fait défaut.

Dans la cure théorisée, en son temps par J. Lacan, l'objet *a* redouble l'aliénation signifiante, celui qui invité à dire ce qui lui vient, reste, au moment voulu, sans voix, se retrouve en opposition avec ce qui cause son désir mais dont il ne veut rien savoir. Ce point d'ignorance radicale est ce qui pousse à répéter, « une jouissance par lui même ignorée » nous dit Freud par exemple à propos de l'homme aux rats.

Dans le dispositif de la passe, puisque c'est un dispositif, il s'agit de prendre acte de cet écart entre ce que l'impétrant croyait dire et finalement ce qui malgré lui se dit si l'analyste tient ferme cette place de supposé savoir. C'est ce décalage des places qui crée une dissymétrie entre celui qui parle et celui qui, écoutant, est supposé entendre le hiatus et le pointer entre ce qui se dit et ce qui s'entend.

La passe ne fait que vérifier, en-corps, en radicalisant et en multipliant les écoutants (passeurs, membres du jury, coordonnant) l'impossibilité structurale de l'Un, question déjà en jeu dans l'identification. Avec le dispositif tel qu'il est réglé en dépossessions successives du discours, « ça parle » comme le dit Beckett, « peu importe qui parle », mais ça ne parle pas « je ».

Que de ça on ait voulu faire école comme si cela s'enseignait, est bien évidemment un forçage en contradiction interne et rigoureuse avec ce qu'il s'agissait d'établir. L'analyse ne peut relever de l'exercice d'un pouvoir. Dès que psychanalyste fait « titre d'école », on retombe dans le discours du maître quel que soit l'emballage théorico-clinique. Dès lors il n'y aurait plus rien à dire qui ne soit déjà su, langue de bois assurée.

A ma connaissance aucune autre association que les CCAF ne contient en elle aussi radicalement l'espace éprouvé de sa loi, pour garantir l'écart entre le dire (se dire analyste) et le dit (ce qui en reste).

Ramener la demande à ce qui la détermine en termes de pulsion, implique la répétition comme répétition du sujet en attente de ce moment de reconnaissance qui ne saurait advenir sauf à rester dans l'imaginaire.

Il y a donc, pour la passe, un enjeu capital. Reste-t-il heuristique, en quoi fait-il à chaque fois enseignement au un par un de la re-découverte de l'inconscient ? A écouter les demandes inaugurales avant tirage au sort des passeurs, des passants, s'impose souvent l'idée que tout ou presque de l'analyse a été oublié,

et aussi un effet de désarroi comme une tentative de faire le deuil qui vire parfois à la mélancolie d'une perte irrémédiable.

A chaque demande de passe cet état transitoire de ne plus savoir « rien » et de pourtant redemander une rallonge symbolique, ce désarroi est perceptible. La fragilité de l'humain est perçue et sauf à hystériser ce moment qui nécessite un déplacement psycho-géographique important et un lieu d'adresse qui ne fasse pas miroiter un embrigadement ou un nouveau rapport de sujétion, le franchissement n'a pas lieu.

Ceux qui demandent la passe sont ou ont été confrontés à ce moment d'impossible qui requière une écoute et un feuilletage pour que ça ne se recolle pas.

C'est émouvant et cela ne manque pas de se produire même chez ceux qui parfois sont depuis longtemps sortis de l'analyse. Une confiance particulière nous est faite aux CCAF pour traverser ce moment ou plutôt une confiance dans notre manière de déplier notre dispositif. Elle n'est pas sans conditions.

Aux CCAF pas de reconnaissance entre soi, pas d'effet de prestige, personne ne le dit mais le fonctionnement des dispositifs l'implique. Pas d'auteur de la loi non plus. Lourd héritage dont pourtant malgré bien des aléas nous avons jusqu'à présent maintenu toute la pertinence.

Puisque c'est par l'offre qu'advient, sans publicité, ni promesse de socius-psychanalyticus distingué, le renouvellement des demandes de passe, la plupart de l'extérieur, le moment semble venu d'élargir le champ, en faisant une proposition de travail en cartels à des collègues qui, nous ayant rencontrés s'éprouvent concernés, interrogés, par ce type de lien entre analystes.

Il nous appartiendra alors de définir ensemble, sans a priori, des modalités de travail. En lien avec ce qui continue à faire non pas l'impasse mais la différence ou au sens derridien « différ^ance » - sans aucune exclusive quant à l'objet de la psychanalyse aujourd'hui.

Bienvenue à ceux qui d'un mouvement qui leur est propre sont déjà là, cet après-midi. Certains n'ont pu venir pour des raisons professionnelles mais nous assurent de leur intérêt et me chargent de vous le transmettre.

Donc bienvenue encore à ces cartels qui se proposent de mettre au travail sur un mode transversal, l'incidence du dispositif de la passe, à raison, des modes d'organisation des associations qui règlent, selon des occurrences diverses, la transmission de la psychanalyse.

Jean-Michel DARCHY

Éric Didier nous invite à proposer à nouveau un séminaire sur la passe à l'I-AEP. Il suggère qu'en janvier, un temps de travail sur la passe, où, au cours d'un tour de table, chacun transmettrait quelque chose de son expérience de ce dispositif, ait lieu le samedi et donc, précède l'A.G. Ce qui ne manquera pas de susciter du désir pour prendre des responsabilités aux CCAF, assure-t-il.

Nous parlons ensuite du dispositif de la pratique qui peut continuer pour ceux qui en feront la demande auprès du coordonnant Bertrand Phésans.
A l'heure où s'écrit ce compte-rendu, 3 personnes se sont déclarées.

Bertrand Phésans parle ensuite des cartels d'incidence (pour la définition, se reporter au Courrier n° 4 d'octobre 2016). Il propose un *Cartel crimino*
Est évoqué ensuite *Parlécrire* proposé par Claire Colombier
NB : Les textes de ces deux propositions sont parus dans la deuxième newsletter des CCAF diffusée le 15 novembre.

Il est ensuite question de *Caminantes*. Depuis la journée, deux nouveaux participants : André J. Laviolette et Michel Didierlaurent ont souhaité rejoindre ce groupe qui compte donc à nouveau 7 personnes.

Propositions transmises par Martine Lesbats-Aimedieu (retenue par la coordination de l'I-AEP qui a lieu dans le même temps).

1) travailler en groupe régional ou plus institutionnel des cartels la proposition d'une *instance de soutien de la psychanalyse laïque* faite par les textes de Franco Quesito, Giovanni Sias et Jacques Nassif. Il s'agit d'un questionnaire au un par un et en pré-gestation qui attend toutes les propositions.

2) *un travail en groupe autour de notre clinique*

Groupe méridional ou parisien et ou les deux. Suivant les propositions de chacun des participants. Les miennes sont les suivantes :

a) mon exposé présenté à Grenoble et dont le texte est paru dans le Courrier d'octobre 2016 "de la nécessité de la tiercité pour un espace psychique propre à l'enfant " reste un chantier ouvert...

b) Il en est de même la présentation faite à la Martinique, au séminaire "Transfert et lien social" sur les effets de l'histoire et qui ouvre aux questions du Réel dans nos écoutes analytiques : quels échos de la grande Histoire, celle de la guerre d'Algérie.

NDLR Claire Colombier: Je présente mes excuses aux collègues qui sont intervenus dans la discussion et dont le nom n'est pas cité et à ceux dont les propos seraient mal rapportés, ou attribués par erreur. Je remercie Estelle Denecé pour sa prise de notes et sa relecture du présent compte-rendu.

INTERPRÉTER, DITES VOUS ?

Interpréter s'est imposé à Freud comme le propre de l'acte analytique, dès lors qu'il découvrit que le déterminisme du symptôme se jouait sur une Autre scène, celle de l'Inconscient. Il s'agissait ainsi de rendre conscient par l'interprétation le conflit psychique et le désir qui l'animait pour soulager le sujet de ses symptômes. Cette thèse a trouvé sa brillante illustration dans la publication de la Traumdeutung que les traductions actuelles nomment l'Interprétation des rêves versus la science des rêves des traductions précédentes.

Mais les effets de l'interprétation rencontrèrent des limites. Les tentatives d'en rendre compte, par les résistances, les fixations narcissiques et la pulsion de mort n'ont pu les repousser qu'en partie. Si bien que, dans son article sur les Constructions dans l'analyse de 1937, Freud fut amené à proposer, devant l'insuffisance de la remémoration, une reconstitution de moments cruciaux de l'histoire infantile, assumant ainsi la part de suggestion de cette orientation.

De fait, la pratique des analystes semble mêler dans un dosage variable interprétations et constructions souvent réunies sous le terme d'interventions de l'analyste.

Il nous incombe donc de nous interroger sur les raisons de nos interventions. Quand intervenons nous, pourquoi, comment ?

Ces questions ne peuvent être dissociées de la dynamique du transfert, de la conception que nous avons des fins et de la fin de la cure et du désir de l'analyste.

C'est ce questionnement que je vous propose de mettre en jeu au cours de cette prochaine année.

Nous nous retrouverons le lundi 21 novembre 2016 à 21 heures à la clinique du Grésivaudan, salon Puy, 38700 à La Tronche. Puis les lundis : 19 décembre 2016 ; 16 janvier 2017 ; 20 mars 2017 ; 10 avril 2017 ; 15 mai 2017

Albert Maître

I.-A.E.P.

où se travaille cette question qui nous concerne tous :

quel avenir pour la psychanalyse laïque/profane ?

Le texte de la lettre ouverte adressée par l'I-AEP pour le débat du 8 décembre sur la proposition de résolution Fasquelle se trouve à l'adresse suivante :

<http://www.mesopinions.com/petition/sante/soutien-psychanalyse-diversite-pratiques-prise-charge/26545>

et aussi dans les Actualités, sur la page d'accueil du site des CCAF

<http://www.cartels-constituants.fr/>

PROPOSITION D'UN INSTITUT EUROPÉEN DE PSYCHANALYSE

Le statut de la psychanalyse a été remis en question et en crise lorsque n'a été retenu de l'invention subversive de Freud qu'un aspect thérapeutique qui - bien que présent - ne distingue qu'un des effets du parcours en tant qu'effet de soin mais n'épuise certainement pas la multiplicité des registres présents dans son caractère de recherche.

Nous devons plutôt penser que tout cela a eu l'effet de transformer - en lui faisant perdre toute originalité - la psychanalyse en une sorte de psychothérapie qui, comme tous les autres, a le sort d'essayer d'adapter l'être parlant à la dimension d'une société rendue non critiquable, alors qu'en fait, la question de *Kulturarbeit*, c'est-à-dire du « travail de la civilité » chez Freud, implique une position au moins critique sur les changements imposés à la vie pulsionnelle.

Tout d'abord en Allemagne, bientôt dans d'autres pays, la psychothérapie a été considérée comme appartenant au domaine de la santé publique.

Cela implique que le psychothérapeute s'engage à suivre les règles fixées par l'État en matière de santé et les modalités pré-établies pour soumettre un diagnostic et un pronostic, définir un nombre fixe de séances, la durée de celles-ci, leur tarif. Le psychanalyste n'est pas non plus en mesure de refuser de prendre soin de toute personne qui y a droit.

Ces problèmes qui peuvent apparaître d'abord trompeurs font malheureusement comprendre ce qui est affirmé dans la théorie, à savoir que le statut de chaque psychothérapie ne peut en aucun cas échapper à la tâche définie par l'État, à savoir l'adaptation du sujet à la société politique, économique et culturelle dans laquelle il vit.

Pouvons-nous dire que ce soit là de la psychanalyse, ou pire, que cela se réfère au statut de la psychanalyse?

Si la réponse est non, alors deux questions s'imposent qui ne peuvent pas rester non traitées.

La première est d'éloigner la psychanalyse de la psychothérapie, et la seconde est de retrouver l'espace et le sens de l'invention par Freud de la psychanalyse elle-même.

Dans les deux cas, tout cela implique la reconstruction théorique de la psychanalyse afin de l'extraire de tout ce qui l'a réduite à l'application d'une technique psychologique quelconque, c'est-à-dire une psychohygiène sociale. Il s'agit alors de récupérer d'elle les éléments statutaires qui constituent son originalité et préservent sa propre autonomie. Il s'agit de reconnaître une

originalité à la psychanalyse qui n'est pas transférable à la psychothérapie, sauf au prix de ne plus être la psychanalyse.

L'analyse est un parcours d'expérience faite avec un autre qui est appelé à être en mesure de savoir.

C'est une position qui ne peut jamais être ni de connaissance, ni de vérité, mais peut au contraire être la relance d'une recherche vers un savoir interne à la vérité de la vie de chacun.

Le *Kulturarbeit* ne démarre pas automatiquement quand quelqu'un va chez un psychanalyste.

Cela se met en mouvement lorsque l'analyste, au cours du traitement, arrive à prendre une position éthique et la maintient. Le patient vient chercher quelqu'un qui lui dise sa vérité de sujet, mais - il est préférable de se le rappeler – l'analyste ne peut pas savoir où cela conduira, et ne peut pas déterminer avec précision ce qu'il va réussir à faire.

Il commence un processus et il peut le surveiller et le promouvoir pour le libérer des obstacles. Dans l'ensemble de ce processus d'analysand, une fois commencé, il poursuit son propre chemin sans se laisser prescrire la direction.

L'insistance sur la recherche du réel travail c'est la *Kulturarbeit*.

Une psychanalyse donc est basée sur ce qui est plus éphémère il est dans la recherche de la vérité, là où on se débarrasse du savoir pour connaître un autre savoir.

Chaque analyse est un parcours, une expérience faite avec un autre et surtout est un faire unique, quelque chose qui arrive et ne peut plus se produire dans le même mode.

Elle ne peut être standardisée sans perdre la fonction d'une expérience qui vient d'être traitée pour être perdue et tout de suite pouvoir réapparaître dans le mot qui a permis d'en faire deuil.

Afin que l'analyste puisse prendre sur lui une telle entreprise, sont requises les compétences qui ne peuvent être acquises ni par le biais d'une formation unifiée, propre à la culture traitée dans un cours universitaire, ni laissée à la libre invention d'un sujet solipsiste

Pour cela s'impose à l'analyste apprenti un parcours d'analyse et d'analyse de contrôle.

Il ne peut éviter les questions que Lacan a identifiées dans le Séminaire XI *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

Qu'est-ce que c'est la psychanalyse? demanda Lacan le 15 Janvier 1964 devant le public de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, ouvrant la voie à une nouvelle

étape de son enseignement, pour poser et réorganiser les fondamentaux de la psychanalyse à partir de quatre concepts constitutifs freudiens : l'inconscient, la répétition, le transfert, la pulsion.

Lacan évita le commentaire de l'œuvre de Freud, opération éventuellement équivalente à la ritualisation du texte, et le relit en y restant cohérent mais aussi en faisant l'entreprise de partir de Freud pour construire son enseignement, c'est à dire pour chercher quelque chose dans l'œuvre de Freud qui y amplifiait une éventuelle actualisation à la dimension contemporaine.

Pour faire cela, Lacan a fondé l'École, une opération qui aujourd'hui n'est plus possible.

Il a créé une institution qui a tenu un espace de parole d'autorité, quelque chose qui pourrait être entravée par les opposants politiques et culturels, mais qu'il avait toujours comme cela - propre au long du contradictoire - l'objectivité de son autorité.

Comment pouvons-nous aujourd'hui re-proposer un parcours capable de soutenir l'autonomie de la psychanalyse sinon par la reconstruction d'un espace institutionnel où le mot agit dans son autorité?

L'Institut Européen de Psychanalyse est cette proposition.

Il s'agit d'un lieu de reconstruction du discours de la psychanalyse dans son originalité à travers les activités qui peuvent s'y dérouler:

L'histoire de la psychanalyse

Les concepts fondamentaux de la psychanalyse

La clinique de la psychanalyse

La formation psychanalytique.

Pour soutenir cette entreprise, est nécessaire un travail commun et partagé, un travail public et publié, un effort théorique mis au service de l'actualisation de la capacité de la psychanalyse à faire face à la modernité et au malheur de l'être parlant.

Les limites et les ressources d'un Institut

En proposant la constitution de l'Institut, nous ne cherchons pas à construire un lieu qui tende à unifier les chemins de recherche, mais se propose plutôt de les mettre au travail dans la rencontre.

Qu'est-ce que cela signifie?

Cela signifie que participer à l'Institut pousse à ouvrir aux autres sa propre recherche théorique en se faisant interroger par celle des autres, afin de soulever à nouveau les thèmes émergents dans le travail clinique.

C'est le propre du travail clinique que la théorie soit remise en question et elle a besoin d'un effort supplémentaire d'invention pour tenter de dire quelque chose de ce qui est une analyse, un cas clinique.

C'est seulement par la clinique et son traitement théorique qu'il est possible de faire revivre la rencontre analytique; si le contraire se produit, c'est à dire si l'on veut faire entrer la clinique dans une théorie pré-existante, cela met en danger et l'analyste et l'analysant.

Pour ce dernier l'enjeu est inconscient.

Pour l'analyste, cela met en cause sa position éthique qui ne saurait être définie par l'application technique d'une théorie.

Mettre à la disposition de chaque psychanalyste un lieu de travail à employer collectivement, faisant référence à ses questions cliniques et théoriques, conduit à la construction d'un lieu où la recherche se fait avec la participation et l'écoute des autres. *Un lieu de pratique laïque.*

Pour ce faire, nous pensons qu'il est possible d'utiliser des méthodes déjà éprouvées et d'ailleurs testées, séminaires, réunions plénières annuelles, cartels, groupes de travail réunis régulièrement sur des thèmes convenus.

Si l'Institut peut devenir l'interlocuteur culturel capable de donner une représentation à l'autonomie de la psychanalyse et à toutes ses complexités qui ne sont pas toujours facilement résumées, le choix des thèmes de travail a aussi une grande importance pour que les questions que posent la pratique de l'analyse ne soient pas éludées.

Il s'agit donc de

- donner une représentation historique de la psychanalyse dans son évolution
- définir en quoi se distingue les éléments propres au malheur de l'être parlant
- dire comment il s'effectue une psychanalyse
- dire en quoi consiste une formation du psychanalyste.

Rien de nouveau donc.

Mais des questions qu'il convient d'aborder aujourd'hui si l'on veut ne pas se laisser dicter sa pratique par l'État mais fonder une institution qui puisse parler de ce qu'est la psychanalyse.

Franco Quesito

A Franco Quésito pour la réunion de ce jour à Turin

Franco,

Quelques idées en mon nom et pas au nom d'une association ou de la coordination.

Comme psychanalyste, nous avons à alerter l'opinion publique des dérives actuelles des normes de soins imposées en santé mentale et particulièrement, celles qui s'imposent aux psychothérapeutes et aux psychanalystes, entre autres pays en Italie.

Ces normes nient la diversité des soins possibles.

Sous le prétexte de scientificité, certains proposeraient, en s'appuyant sur des analyses falsifiées, erronées, une conception scientifique de l'être humain, qui ne serait plus un parlêtre.

La singularité psychique est méconnue. La liberté individuelle de pensée et de choix du mode de traitement de son mal-être est bafouée. La richesse possible dans la diversité des soins est écartée, au profit d'une modalité dictatoriale: que l'état fixe des règles pour les diagnostics, l'établissement des pronostics et les modalités normatives de soins.

Cette dérive sociétale défendue, par certains, aboutit à des règlements limitant la liberté d'exercice des soignants en santé mentale, sous prétexte de surcroît: d'économie, le plus souvent.

Les psychanalystes ont à se structurer au un par un en collectif dans un mouvement de défense de la dimension d'humanité face à la robotisation que cette dynamique voudrait imposer.

Nous devons effectivement faire entendre la modernité de nos pratiques cliniques contemporaines et de nos recherches.

L'actualisation de notre corpus théorique, loin des rivalités et des enjeux de pouvoir de nombre de nos associations de psychanalystes post Ecole Freudienne, ouvre un champ culturel et sociétal, où défendre nos pratiques contemporaines.

En français, le titre d'institut est très instituant: colloques, rencontres, collège, fédération. Le contemporain est aussi très important, comme tu y insistes.

Une modeste tentative pour soutenir votre projet.

Martine Lesbats-Aimedieu

26 novembre 2016

*AVANT-PROJET POUR LA CONSTITUTION
D'UN INSTITUT EUROPÉEN POUR LA PSYCHANALYSE*

Quelques mots pour une histoire

Se sont déjà écoulés 24 ans depuis que les analystes européens ont essayé de constituer un institut européen pour la formation des analystes. Belges, Danois, Espagnols, Français, Italiens, Luxembourgeois, ont réuni en 1992 des groupes de travail pour étudier la question.

La chose a de quoi provoquer l'étonnement. En premier lieu, parce que cette attention à une formation lancée au-delà des modalités des associations nationales ou locales toutes repliées sur elles-mêmes était déjà à l'ordre du jour : c'est-à-dire que depuis longtemps les analystes ont bien compris que le pari pour la psychanalyse pouvait se jouer seulement à un niveau supranational.

Et second lieu, bien qu'ils l'aient compris, ils ont décidé de ne rien faire. Les clôtures des associations ont triomphé sur la nécessité de travailler ensemble, et la recherche du pouvoir a prévalu sur la possibilité concrète de surmonter le narcissisme « des petites différences » chacun visant à préserver le pouvoir du maître et le Nom d'Un qui fait son support.

Tout ça, bien qu'il y ait de bonnes raisons pour le mentionner et le rappeler, nous laisse encore au niveau des apparences. Il y en a un autre et nous y reviendrons.

Mais ce qui a fait vraiment une différence dans le mouvement psychanalytique a été la constitution (ou le passage) de l'Inter-associatif Français de Psychanalyse à l'Inter-associatif Européen de Psychanalyse, lieu où les psychanalystes ont pu mettre en œuvre et expérimenter de nouvelles formes de démocratie entre les psychanalystes et dans les relations entre les associations de psychanalyse.

Les autres, et en particulier les « grandes » maisons de la psychanalyse lacanienne, ont continué dans leurs démarches fondées sur le pouvoir en s'appelant avec des noms ronflants (association mondiale, internationale, etc.), signe de la surenchère qui les pousse à mesurer leur pouvoir les unes par rapport aux autres.

Tout ça a porté la psychanalyse à être ce qu'elle n'aurait jamais dû être, c'est-à-dire un lieu de pensée « épigonal », où les psychanalystes sont devenus de plus en plus des sourds conduits par un aveugle. Ils sont déjà des zombies, même s'ils ne le savent pas, vu qu'ils ignorent désormais quelle est et d'où viennent leur place et fonction dans l'expérience de l'analyse. À propos de la place de l'analyste, il n'est pas inutile de rappeler ce que disait Serge Leclair à l'adresse de Miller, à savoir que : le jour où l'analyste aura sa place, nous n'aurons plus affaire à l'analyse. Je me réfère en particulier à la quête d'une reconnaissance publique pour la psychanalyse. Ces psychanalystes, en quête de quelque garantie sur leur pratique (ou bien de devenir des professionnels reconnus comme

spécialistes), n'ont pas bien compris que si l'État en venait à reconnaître « le désir subjectif », il y aurait quelque chose qui ne marcherait pas, c'est-à-dire que, du fait que le désir est fondamentalement asocial, l'État ne peut pas le reconnaître sans risquer sa propre dissolution. Nous nous trouvons confrontés, comme Antigone, à deux lois, celle du désir et la loi sociale, celle de l'État, et les deux lois ne sont pas conciliables.

Or voilà pourquoi peuvent sortir du chapeau les psychothérapies, même celle se disant psychanalytiques, pour son orientation (sic !), qui s'occupent du désir, mais seulement pour le ramener, pour l'intégrer, pour l'assimiler et pour l'adapter à l'intérieur de la norme sociale : c'est-à-dire un désir dépourvu de son essence tragique. Il faudrait donc ici se demander si dans le lieu du désir, où nous sommes convoqués par l'analysant, les normes civiles et sociales ont une citoyenneté !

Safouan a parlé, dans son livre sur la formation des analystes, de Realpolitik : politique d'adaptation de la majorité de psychanalystes qui ont sacrifié l'inconscient en faveur d'une prétendue Realpolitik, c'est-à-dire au nom de l'organisation professionnelle. Il faut remarquer le fait, souligné par Safouan, qu'une telle Realpolitik est tout à fait illusoire, c'est-à-dire que les objectifs concrets poursuivis par une telle politique visent à promouvoir l'impératif de la démission subjective de l'analyste déjà inscrite dans la réalité institutionnelle, et tout ce qui lui reste de sa position de sujet c'est de la négocier. Tout à fait dans le style analysé par Karl Marx de cette marchandise qu'est la main-d'œuvre.

Il me semble que dans les années écoulées à partir du Congrès de Paris (1938) les psychanalystes ont de plus en plus arrêté la recherche pour se tourner vers l'organisation professionnelle. Ils ont produit un nombre de plus en plus sophistiqué et ridicule de symptômes et de syndromes en s'alignant sur la démarche des psychiatres et des psychologues, se voyant entraînés sur le même chariot. On fait semblant d'être contre le DSM, mais aujourd'hui on produit le PDM. À Gênes, dans ces derniers temps, a été présenté le PDM-2, par Nancy McWilliams et Vittorio Lingiardi, les promoteurs et responsables scientifiques de la publication du PDM-2 (Psycho-dynamic Diagnostics Manual). Dans sa présentation, on peut lire : « Si le DSM peut être défini comme une « taxinomie des maladies », le PDM est plutôt une « taxinomie des individus », autrement dit, on s'y fixe le but de fournir au clinicien les informations nécessaires pour comprendre ce qu'est une personne, et pas seulement ce qu'elle a ». Il reste à noter, en passant, que dans les départements de Psychologie en Italie, l'annonce de l'événement circule comme : « Présentation du Manuel Diagnostique de Psychanalyse ».

Lacan, en son temps, a dénoncé une pratique de la psychanalyse mitigée se soumettant au déferlement d'une psychothérapie associée aux besoins de l'hygiène sociale, et il va conclure que, à son époque, si la psychanalyse est partout, les psychanalystes, eux, ne peuvent être qu'autre part.

Bien, avec Safouan nous nous trouvons en 1983, avec Lacan en 1971 et avec Leclaire en 1965. Et si nous allons à rebours et revenons encore en arrière, nous n'aurons aucun mal à retrouver des affirmations similaires, déjà chez Freud ou Ferenczi.

Donc, nous ne nous trouvons pas dans une condition extraordinaire pour ce qui est de définir la psychanalyse et les psychanalystes ou pour ce qui est d'assigner un sens à leur présence en Occident. La force subversive de sa logique et de sa pratique a toujours rencontré une sérieuse opposition et déterminé un rejet massif : je voudrais encore souligner que si l'État, un quelconque État du monde occidental, reconnaissait la psychanalyse, ou bien la logique du désir ou la modalité analytique concernant la formation, il se passerait quelque chose de trop étrange. De deux choses l'une : ou bien l'État qu'on appelle « moderne » n'est plus l'État de la bourgeoisie issue de la Révolution française, ou le psychanalyste n'est plus un psychanalyste. C'est-à-dire que, si la forme sociale, dans laquelle la psychanalyse a pris son élan, montre sa disponibilité à admettre dans ses statuts celui du psychanalyste il y a quelque chose qui ne va pas, parce qu'ou la forme sociale s'est désagrégée en tant qu'elle se risque à accueillir la loi du désir, et donc la désintégration de toute « norme » qu'il serait possible de reconnaître comme « sociale », ou celui qui se qualifie de psychanalyste, devra jouer au docteur, c'est-à-dire s'insérer comme il faut dans les programmes de l'hygiène mentale, avec leur idéal de santé psycho-physique qui n'est rien d'autre que la transposition de l'idée nazie d'une perfection de la race.

Il conviendrait ici de rappeler ce que disait Bion à ses élèves à la Tavistok. Il leur disait qu'il restait vraiment surpris par des psychanalystes encore prêts à croire qu'ils pourraient un jour bénéficier d'un permis de pratiquer la psychanalyse et d'être psychanalystes. Ça, c'est toute la question, à tout moment et dans tout pays. Car cela se passait en 1977.

Et, au fond ou bien au début de tout, à l'aube de cette grande aventure de la psychanalyse, Freud, en écrivant à Ferenczi, parle du professionnalisme comme du dernier masque auquel a recours la résistance à la psychanalyse, et la plus dangereuse. Or nous sommes en 1929 : la question se posait déjà. Mais alors, si nous nous situons en dehors du professionnalisme et des professionnels, quelle est la réalité du psychanalyste ?

Il faut ici revenir au plan de la recherche, il faut reprendre l'élaboration sur le désir et tout le tragique qui découle de son essence.

Il y a une chose qu'il faut, selon moi, prendre en considération : nous avons pu vérifier qu'à la fin du siècle dernier les cabinets des psychanalystes se sont progressivement dépeuplés. J'ai à ce propos constaté qu'à propos de cette affaire, les psychanalystes, restant trop absorbés sur un plan réaliste, n'ont pas osé faire la moindre élaboration, restant attaché à une pensée d'ordre sociologique qui souligne à chaque fois le manque de ressources, qu'il s'agisse de l'argent ou du travail, etc. Ce sont des choses vraies, bien sûr, mais je ne crois pas que la vraie question soit là. En suivant cette idée nous ne sommes pas

en jeu, nous n'avons en rien donné la moindre réponse à la question qui se pose pour la psychanalyse dans notre époque, ni sur le plan de la réflexion théorique et encore moins sur le plan clinique ; en plus, cette démarche exclut toute réflexion sur le transfert.

Parce que les difficultés qu'ont toujours les psychanalystes à trouver des analysants ne sont pas nouvelles, et pour ce qui nous concerne, dans la majorité des pays européens, c'est quelque chose qui survient à partir du début de 1980. À partir de cette époque il y a beaucoup de choses qui ne marchent plus comme avant : premièrement l'offre psychanalytique n'est plus la même et deuxièmement la demande d'analyse fait défaut, la deuxième chose découlant de la première. Or tout ça nous permet de relever ce à quoi nous ne nous sommes pas encore rendus attentifs et qu'il y a lieu enfin de souligner.

Revenons donc à la question initiale, posée au début de ce texte : pourquoi en 1992 les analystes ne sont pas arrivés à la constitution d'un institut européen ? Bien qu'ils aient bien compris la nécessité d'arriver à une dynamique européenne sur la question de la formation des psychanalystes et que ce fait aurait été susceptible de tisser des liens nouveaux entre les associations. Malheureusement la question de la formation, à cette époque, ne pouvait pas être posée en allant au-delà de ce qui a constitué de tout temps la pomme de discorde entre les psychanalystes provoquant souvent ces scissions dont ils ont le secret ou la spécialité. Entre ces psychanalystes, mettre cette question au compte de leur propre savoir théorique n'était pas possible, tant qu'ils en restaient à la fidélité aux rituels sur lesquelles reposait leur pouvoir, tout en s'appuyant sur ce « nom d'auteur », ayant tendance à se faire ou vouloir unique, comme ce fut le cas avec Jacques Lacan : tout cela a été la source des leurs résistances et des leurs fermetures. Dans cette position et quand c'est l'hystérie ou la paranoïa qui gouvernent le discours de ces prétendus psychanalystes, nous rencontrons cet aveuglement qui a empêché d'entendre ce qui s'est passé en Europe (et dans chaque pays européen) depuis les années quatre-vingt.

Ils n'ont pas compris, d'une part, l'importance de s'ouvrir à la dimension de l'autre langue, de l'étranger, autrement dit, ils sont passés à côté de la « traduction » dans tous les sens que ce terme supporte en psychanalyse et qui est tellement importante pour en comprendre l'expérience que nous pouvons affirmer que sans prise en compte de ce qu'est vraiment la traduction, il n'y a ni psychanalyste ni expérience psychanalytique ni théorie de l'inconscient. D'autre part, je trouve que le narcissisme qui continue de s'abreuver à la source du bling-bling a empêché toute reproduction (et pourquoi ne pas entendre ce terme comme nous renvoyant à la sexualité ?) de nouveaux analystes, favorisant seulement la production de caricatures.

Pouvons-nous dire que les temps n'étaient pas venus pour comprendre ce qui se serait passé à la suite ? Oui, peut-être. Mais quand même il faut enregistrer que les psychanalystes n'ont pas fait de grands efforts !

Nous nous trouvons dans une situation culturelle très particulière aujourd'hui. Les États européens sont depuis quelques années en train d'imposer les psychothérapies (y compris la psychothérapie-psychanalytique) comme la seule cure valable (surtout comme support à la psychiatrie) en mettant la psychanalyse elle-même hors-la-loi, et à contraindre les psychanalystes à se conformer.

Ce qui aujourd'hui fait loi, c'est la technique qui prévoit à tous les niveaux l'usage de protocoles permettant de contrôler la conformité des traitements envisagés pour les maladies psychiques, à propos desquelles sont fournis à gogo et tous les jours de nouveaux symptômes et syndromes, au mépris absolu de la vérité que le sujet porte en soi. En outre, peu importe aux yeux de la loi si la base de la psychothérapie-psychanalytique est lacanienne ou bionienne ou freudienne ; importe seulement que chaque référence théorique invoquée se voie privée de la subversivité qu'elle comporte dans son discours, méconnaissant totalement le fait que tout discours qui fait référence au maître devient seulement et simplement un discours fait par des « épigones » qui reproduisent un savoir oublié de la vérité.

Dans une telle situation, je crois, se jouent le pari de la psychanalyse, autant que le destin des psychanalystes et de leurs associations. L'I-AEP offre la possibilité de collecter les expériences des différents pays qui le constituent et de relancer la question de la recherche et de la formation. À défaut, s'il ne s'en montrait pas capable, je crois difficile de soutenir la culture de la psychanalyse et de son expérience. L'idéologie nazie (ou staliniste) a fait école : elle nous enfonce dans la contemporanéité anhistorique ; par ailleurs, le contrôle social n'est plus la dimension réclamée par la « lutte de classes », il s'affirme aujourd'hui au niveau du subjectif, du un par un, c'est-à-dire qu'à partir de l'idéal de santé publique, l'État oblige chaque individu à se soigner seulement en suivant les protocoles de la science « officielle », à savoir : la science d'État. Les psychanalystes au niveau social et juridique se voient de plus en plus ostracisés, et pas eux seulement : en Italie, deux pédiatres se sont vus condamnés en justice parce qu'ils se sont opposés à la vaccination indiscriminée de leurs petits patients. Tous les praticiens et les scientifiques qui ont à faire avec la population et qui ne sont pas totalement alignés sur les déterminations professées par une science officielle (et artificielle) sont de plus en plus discriminés, ils sont devenus les nouveaux juifs.

Reprendre la recherche et la formation des psychanalystes

Donc, on constate que nous voilà ainsi revenus au début de ce discours. Si les psychanalystes veulent se demander pourquoi la psychanalyse est mise à mal dans toute l'Europe, n'est-ce pas parce qu'ils ont abandonné leur recherche ?

À partir des années quatre-vingt le langage, et donc le monde dans ses déterminations de politique économique, dans les relations qu'il entretient pour

la répartition des pouvoirs, a complètement changé ; il est devenu différent de celui du passé. La structure du sujet (s'il y a toujours lieu de parler de structure !), disons de cette structure qu'elle est au moins imaginaire, eh bien, celle-ci est bien différente de celle que nous avons connue à partir des déterminations cliniques et théoriques qu'en donnaient nos maîtres.

Le monde dans son ensemble a changé, sauf les psychanalystes, qui ont continué, eux, (peut-être par fidélité aux principes ? Mais ce serait un grave malentendu !) à reproduire un langage qui n'est plus en mesure de comprendre ce qui est passé dans ces dernières quarante années.

Pour donner un exemple, avant 1980, se perpétuait encore le modèle du monde créé dans la Renaissance, à la suite de Léon Battista Alberti, un modèle qui avait saisi toutes les relations imaginaires qui ont permis la constitution de tous les langages avec lesquels nous avons nommé le monde et notre être dans le monde. Avec Alberti la perspective, introduite par Brunelleschi, devient la logique de l'espace qui fonde la modernité, à savoir la distance en mètres linéaires entre les objets, c'est-à-dire que la relation spatiale devient la mesure humaine de toutes choses, rapport décisif pour le fonctionnement du monde. C'est un monde fondé sur la vision, où l'œil devient le siège du point de fuite qui détermine, par des lignes droites, toute relation avec le monde et ses objets, ceux-ci étant perçus par un œil dont la nature est définie comme pouvoir de mise au point de toutes les images.

Après les années 1980, cette vision du monde, sa géographie, n'est plus la même et le langage en est sorti profondément modifié, ce qui a aussi bien transformé la façon d'être du monde et toute notre existence. À partir du concept de réseau depuis Internet, les choses ont beaucoup changé et le langage qui me qualifie dans le monde n'est plus du même ordre : à savoir le monde que le langage va créer aujourd'hui établit un sujet qui n'est plus celui d'avant 1980, c'est-à-dire, le sujet défini tel que nous l'avons appris de nos maîtres. La logique de l'espace donnée par l'Alberti ne sert plus pour comprendre le fonctionnement du monde et pour l'habiter, parce que désormais toute mesure et à toute prévision des choses échappent à l'œil, ce qui veut dire que ces choses sont devenues irréductibles à la raison née avec ce qu'a été la modernité.

Restant trop attachés à des catégories conceptuelles de ces maîtres, nous avons oublié d'écouter, non pas tant ce qu'ils ont appelé « nouveaux discours », mais ces « nouvelles pathologies » (qui pour la plupart ont été classifiées comme des symptômes médicaux ou comme des problèmes psychologiques), qui ne font que révéler les discours effectifs tels qu'ils se déroulent dans notre contemporanéité et tels qu'ils jouent à construire en même temps cette contemporanéité où nous vivons.

C'est pour toutes ces raisons qu'il est indispensable et nécessaire pour les psychanalystes de retourner à leur recherche. Et je pense qu'il n'y a aucune recherche en psychanalyse qui ne soit pas étroitement liée à la formation.

Ce que nous enseigne le cas italien

En Italie, à partir de 1989, il y a une législation nationale réglementant l'exercice de la psychothérapie. Toute réglementation d'ordre professionnel se voit imposée par le biais de l'Ordre professionnel des psychologues ou des médecins qui ont l'autorité suprême de contrôle sur les associés et leur activité. L'Ordre des psychologues est à son tour dépendant du Ministère de la santé. Le titre en psychothérapeute s'acquiert seulement par la fréquentation de quatre années d'étude de spécialisation post-universitaire, après avoir obtenu le diplôme en psychologie ou en médecine dans des écoles universitaires (ou professionnelles contrôlées par l'Université) dont les programmes d'étude sont établis par l'État.

Ces programmes établissent 40 heures par an de séances (qu'il faut payer à part, et ce fait n'est pas secondaire, j'y reviendrai). Les séances sont une mixture d'analyse personnelle, de didactique, de supervision, c'est n'importe quoi. Par le fait même, la demande d'analyse a disparu, puisque la condition nécessaire et essentielle pour tout ce que nous pouvons nommer « une expérience psychanalytique », étant donné que toute psychothérapie (et je vous le rappelle, il y en a à l'heure actuelle 364 !) vise à soigner des troubles mentaux. Dans cette perspective donc, la question est entièrement dirigée vers la connaissance et l'usage des outils de la technique, alors que le transfert n'est plus en rien pris en considération.

Comment les psychanalystes ont réagi à cette loi ?

Pour ce qui concerne les deux associations italiennes affiliées à l'IPA, mais aussi les associations jungiennes et les associations lacaniennes (Miller, Melman et puis Colette Soler) elles ont toutes fondé leurs écoles nationales de psychothérapie selon les dispositions de la législation italienne (En 2001, j'en ai rendu un premier témoignage dans la revue : « Che vuoi ? »). Et voilà ! C'est ainsi que les jeux étaient faits pour ce qui concernait la formation. Toutes ces associations ont pris la charge d'enseigner (donc selon les dispositifs et les programmes établis par l'État) la psychothérapie à orientation psychanalytique, seulement aux psychologues et aux médecins qui le demandaient et en excluant tous les autres, à savoir tous les analysants qui, à partir de leur analyse, souhaitaient interroger leur désir et se confronter avec le désir de devenir analyste.

Et les analystes ? Les analystes, plus royalistes que le roi, ont couru pour s'inscrire sur les listes des psychothérapeutes, et les non-psychologues ont fait la roue avec leur déclaration de conformité, en demandant, ou bien en payant, ou bien en suppliant quelque psychiatre connu (et il valait mieux qu'il soit hospitalier) pour une déclaration de formation ou de collaboration institutionnelle, en tant que psychothérapeute.

Deux considérations ont en particulier motivé leur décision. La première (en tant que royalistes !), aura été la peur de ne plus pouvoir ouvrir leurs cabinets le lendemain de l'entrée en vigueur de la loi. Mais la deuxième motivation a été que, dans la mesure où s'étaient ouverts en Italie beaucoup de départements de psychologie et qu'arrivaient sur le marché de nombreux psychologues en quête de formation (sic !), nos nouveaux Faust en quête de leur Marguerite se sont trouvés dépourvus de la dimension subjective de l'analyste se retrouvant à négocier dans sa propre position de sujet. C'est-à-dire que le psychanalyste s'est trouvé mis sur le marché comme toute autre marchandise, à savoir : dans sa position de professionnel. Quant à s'imaginer qu'ils pourraient réapprovisionner leurs cabinets avec les jeunes psychologues, il va sans dire que rien de cet ordre n'a eu lieu. Par ailleurs, dans un monde culturellement si appauvri, rien ne fonctionnera en faveur de la psychanalyse ou du psychanalyste, ni sur le plan économique ni sur aucun autre plan ; un monde où le rêve a cédé la place au marché professionnel ne pourra assurément pas être un monde durable.

Donc, les analysants exclus de la formation, en Italie, n'ont aucun lieu pour leur formation, sauf le cabinet de quelques rares analystes qui ont décidé de rester hors-la-loi.

Ça a été le résultat de la réglementation législative de la psychothérapie, à savoir : que la laïcité du psychanalyste n'est plus prise en compte par les psychanalystes eux-mêmes, bien qu'ils parlent sans cesse de la psychanalyse laïque, et tous leurs verbiages servent à cacher leur glissement vers l'institution : ils se sont trouvés à l'abri de la loi, mais le prix à payer pour leur tranquillité a été leur disparition, qui va s'accomplir avec la fermeture de la recherche en psychanalyse (nous avons désormais pour la plupart des textes qui se limitent à confirmer les catégories ou les propositions déjà établies par les maîtres, ou bien des commentaires) et la renonciation à former des nouveaux psychanalystes. Ils ont renoncé à la sexualité et ils sont devenus stériles.

Aujourd'hui, face à la capitulation de la psychanalyse en Italie, il y a un petit et encore fragile mouvement d'un certain nombre d'analystes qui va se réunir sous le nom de Communauté des psychanalystes. On verra dans les suites de cette nouvelle tentative, si elle donne l'occasion de ramener les psychanalystes italiens (et même les non Italiens) vers la sexualité.

Reprendre le chemin interrompu

Réduire les questions d'une praxis analytique aux réglementations nationales est inadéquat et devient anachronique quant aux enjeux soulevés, m'a écrit Guy Mertens il y a quelque temps. C'est ça la question qui se joue dans nos temps en Europe. Rester emprisonnés dans des discours législatifs, à propos de la psychanalyse, et comme dans le cas italien, c'est la meilleure façon d'arriver à la

disparition du psychanalyste et donc de la psychanalyse, en tant qu'il ne peut pas exister de psychanalyse sans psychanalyste.

Par ailleurs la psychanalyse ne peut pas aspirer à être reconnue par l'État ou par la société. Tout ce que la psychanalyse peut faire pour son existence dépend des conquêtes d'ordre scientifique dont elle peut se montrer capable, donc, des activités de recherche dont les psychanalystes peuvent se rendre capables pour remettre en jeu leur savoir dans le discours. Il me semble du moins que c'est ce que m'a appris l'histoire du travail des psychanalystes, notamment dans ce qui s'est passé autour de Lacan et de Bion. C'est seulement de cette façon que la psychanalyse peut se légitimer dans le discours occidental.

Donc il faut récupérer la leçon des maîtres dans leurs implications éthiques. Mais cela implique qu'on s'éloigne des catégories qu'ils ont mises en place, qu'on ne soit plus le porte-parole de quelque maître disparu auquel un malencontreux sens de la fidélité nous attache encore, car cela nous empêche de produire de nouvelles pensées et nous contraint à nous laisser endormir dans un « mono-idéisme » hypnotique. En l'occurrence, il faut comprendre que les maîtres n'étaient pas La Psychanalyse, mais qu'ils étaient des psychanalystes, et qu'en tant que psychanalystes, ils ont su ont remanié l'expérience de leur écoute des discours qu'ils ont entendu. Ils ont pu remanier le langage même à partir de l'expérience qu'ils se sont donnée de la psychanalyse et en fonction des apports des autres pratiques, soit scientifiques, ou philosophiques, voire artistiques. En cela ils étaient tout à fait et simplement des psychanalystes.

Et nous ? Qu'est que nous en faisons de cet enseignement ? Je crois pouvoir constater que la plupart des psychanalystes n'ont pas suivi cette leçon, mais qu'ils ont construit des idoles sur lesquelles faire reposer le peu d'esprit qui les distingue, en renonçant à jouer leur vrai rôle. Les psychanalystes avant 1980 ont élaboré le langage de leur époque. Depuis 1980, plus d'élaboration ! Il est évident que les psychanalystes sont restés enfermés dans les propositions et les catégories des leurs maîtres, incapables de se rendre à même d'entendre les profondes modifications du langage dans la contemporanéité, ne sachant donc pas mettre à profit les enseignements de ceux qui nous ont précédés.

Alors, quand j'entends des psychanalystes dire qu'il y a de moins en moins de demandes d'analyse, je ne crois pas que la question est bien posée. Je crois que la question dans sa vérité est que nous sommes pour la plupart devenus incapable d'écouter la demande, telle qu'elle se déroule dans le langage contemporain, c'est-à-dire qu'il n'y a pas cette nouvelle élaboration du langage où la demande trouve ses possibles expressions.

C'est à ça que je pense quand je parle de recherche.

Conjuguer recherche et formation

Toute formation se produit à partir de l'analyse personnelle. C'est-à-dire à partir de ce qui a permis de solliciter une demande d'analyse et de ce qui est appelé

dans la demande d'analyse. Mais l'analyse personnelle n'est pas en mesure de former un analyste. Je suis encore enclin à penser qu'il faut lui rajouter une analyse de contrôle, la didactique. Mais aussitôt que je l'affirme, je perçois que cette affirmation ne suffit pas, que l'on n'est plus en mesure, en notre temps, d'éclaircir ce que nous pouvons expérimenter comme étant aujourd'hui la formation du psychanalyste.

Et c'est encore davantage le cas si l'on tient compte du fait que l'analyse personnelle peut donner lieu à d'autres formations qui ne sont pas celles du psychanalyste.

La question est donc : comment penser la formation du psychanalyste si l'on tient compte des variations si importantes qui se sont produites dans le langage ? Dans ce cas, par exemple, la notion de « structure » est-elle encore suffisante pour comprendre ce qui s'exprime par la langue ? Le concept de « parole » est-il encore suffisant pour entendre ce qui se passe dans le langage ? Ou bien ne faudrait-il pas soulever la question d'introduire et de réfléchir sur d'autres théorisations possibles, comme, par exemple, la théorie formaliste de la langue et notamment les études de Vladimir Propp et de Michail Bachtin sur la « morphologie » ?

Quelles sont alors les questions qui se posent aujourd'hui dans le langage ? Quel est le sens que nous trouvons dans l'emploi de mots comme regard, réel, réalité, vérité, etc., ? Car il ne faut pas oublier que nous nous trouvons en face de mots dont le sens n'est ni fixé ni stabilisé, mais que ce sont des mots que la philosophie a remaniés à chaque tournant de l'histoire, à savoir : que les implications du langage sont différentes d'une époque à l'autre. Donc, dans ce qui se voudrait une formation du psychanalyste sont indispensables toutes les connaissances qui sont en mesure de nous introduire à une nouvelle compréhension de la réalité telle qu'elle se présente dans le langage, à savoir : l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la littérature, tant autant que les mathématiques, la logique ou la physique (pensons à l'importance d'un concept comme la théorie du chaos ou le principe d'indétermination, etc.).

Il n'est plus possible de comprendre quoi que ce soit si on reste seulement attaché aux principes psychanalytiques tels qu'ils ont été déterminés dans les années passées.

Sur un plan historique, Lacan et Bion ont porté des modifications substantielles à la formation des analystes. Je crois qu'il faut repartir de leur enseignement et retrouver l'esprit subversif qui a caractérisé leur présence et leur travail. Mais, préalablement, je crois que nous devons considérer une question sur laquelle j'insiste. Freud, Lacan, Bion, etc. ne sont pas la psychanalyse. C'est la grande question que les psychanalystes ne sont pas encore arrivés à poser.

Dans le milieu lacanien c'est peut-être encore pire qu'ailleurs, parce que Lacan est devenu le nom d'auteur auquel rapporter toute signification. On parle seulement de Lacan et de Freud. Donc on se trouve dans une situation où l'enseignement résume et se réduit à la transmission de la parole de Lacan.

Mais c'est bien Lacan qui nous a dit que la psychanalyse est intransmissible. Dans son travail il a écrit : « La psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé de réinventer la psychanalyse ». Chaque psychanalyste, je le souligne.

Donc, si c'est vrai, et comme il est effectivement vrai que la psychanalyse est « intransmissible », toute tentative de la transmettre ne peut pas, forcément, se réduire à la transmission des textes de Freud et de Lacan, c'est-à-dire, à de la lettre et du langage de Freud ou de Lacan. Mais les textes de Freud ou de Lacan, bien que nous nous y référions, ne sont pas la psychanalyse. La psychanalyse est une expérience, un rendez-vous, avec une voix qui donne réalité et consistance à la pensée et qui n'est pas, elle, tout à fait un texte ou une théorie.

Et puis, pourquoi seulement Freud et Lacan ? Et Bion, n'est-il pas un psychanalyste qui a relu Freud et qui a porté la psychanalyse à une rénovation substantielle de la théorie et de la clinique des psychoses ? Et Ferenczi ? Qu'est que nous en faisons, de Ferenczi ? C'est-à-dire, pourquoi nous limitons-nous à Lacan ? La limite posée par un nom est d'ordre religieux, et je crois bien, en fait, je suis sûr que Lacan ne serait pas content d'un tel usage de son nom. Bien que Freud et Lacan puissent être dans nos cœurs, ils ne sont pas LA psychanalyse. Et, si la psychanalyse est un rendez-vous, c'est-à-dire une rencontre entre deux sujets avec leur propre inconscient et avec leur propre langage, ce que nous pouvons dire, c'est qu'il y a une psychanalyse pour chaque analysant, en tant qu'elle est sa propre expérience, et qu'il y a un témoignage pour chaque analyste quand l'écriture est en mesure de témoigner d'une écoute et pas de son adéquation aux énoncés soit de Freud soit de quelqu'un d'autre. Dans une psychanalyse c'est l'analysant qui enseigne. Et, comme Bion nous l'a précisé sans équivoque, le rêve ne suit ni les théories de Freud ni celles de quelqu'un d'autre. Donc, nous pouvons parler de psychanalyse seulement à partir du récit de l'analysant et de l'écoute du psychanalyste et pas du tout par le livre d'un auteur quel que soit son nom, et surtout pas celui qui est présenté comme un « nom d'auteur ».

Le seul auteur auquel je réserve mon attention, c'est l'analysant.

Il ne faut pas oublier les suggestions de Bion sur ce qu'il appelle « apprendre par l'expérience ». Et c'est l'expérience de parole, comme celle des actes dans la vie suivie par leur récit, qui sont formateurs dans l'analyse.

Cela m'a fait dire à plusieurs reprises qu'il n'y a pas une analyse freudienne ou lacanienne ou bionienne, ou..., parce qu'il y a une analyse pour chaque analysant qui se trouve à se duper sur son propre désir, là où il s'embrouille avec lui-même dans le déroulement de son expérience ou, comme on dit en France, dans la cure.

Il incombe à l'analyste de faire l'effort de mettre en théorie les passages des restes de son écoute. Voilà le temps de la théorie, elle se forme à partir d'un témoignage de ce qui est resté d'une écoute qui est capable de se traduire en théorie. N'est-ce pas quelque chose de cet ordre ce qui peut s'entendre par :

chaque psychanalyste est forcé de réinventer la psychanalyse ? Si la psychanalyse est intransmissible, n'est-ce pas parce que la psychanalyse est, tant en première qu'en dernière instance, l'expérience d'une rencontre et d'une écoute ?

Alors je pense qu'être aujourd'hui attentif, être même dans l'écoute de l'enseignement de Lacan, ça veut dire n'être pas lacanien. De même que pour se dire qu'on se trouve dans la pratique de l'analyse en tant qu'analyste, on ne peut être ni freudien, ni lacanien, ni bionien, ni...

Donc, pour entendre quelles sont aujourd'hui les voies de formation du psychanalyste il faut certes récupérer la leçon des maîtres, mais il faut surtout être au niveau des enjeux que cette question nous propose. En particulier, selon moi, la question qui se déroule entre analyse de contrôle et didactique, à savoir que celui qui va chercher son analyse de contrôle, ne va pas chercher quelqu'un qui va lui enseigner à être psychanalyste. Il va chercher un lieu et une écoute qui lui permet de se former par lui-même. De trouver les voies pour s'autoriser à écouter une demande d'analyse et à s'engager dans l'analyse, où la question qui se pose pour lui c'est « comment écouter ».

Enfin, il n'est plus possible, aujourd'hui de produire une nouvelle théorie qui s'arrime à un nom, même si c'est le nom d'un génie. Aujourd'hui toute théorie n'est possible que par un travail collectif.

Bien, ce ne sont là que quelques pages de considérations personnelles, suite aux rencontres que j'ai faites avec mes collègues, italiens et non-italiens. Elles n'ont aucune prétention à l'exhaustivité, et je suis prêt à accepter leur révision. Mon souhait, dans leur écriture, a été celui de donner des éléments de réflexion et de débat aux collègues des groupes de travail qui se sont formés sous l'impulsion de l'I-AEP. Et je me rendrai disponible pour en discuter dans tous les lieux et avec tous les collègues qui ont le désir de réfléchir sur les destins de la psychanalyse, notamment en Europe.

Giovanni Sias

A QUOI POURRAIT SERVIR AUJOURD'HUI L'I-AEP ?

Sans que les psychanalystes eux-mêmes s'aperçoivent qu'ils récoltent ce qu'ils ont eux-mêmes semé, étant donné l'ombre que projettent l'obscurantisme d'une théorie incapable de se renouveler ainsi que l'embrouille des querelles qui se perpétuent entre associations, dont personne ne se souvient plus des causes ni des raisons de poursuivre la guerre, c'est actuellement chacun des États de la vieille Europe qui se donne le mot pour faire en sorte que la psychanalyse, non seulement ne soit plus permise, mais se voie de plus en plus interdite.

La chose a commencé en 1989 en Italie, mais chacun des autres pays, sous couvert de légiférer les actes et les personnes concernées par ce qu'on appelle psychothérapie, s'arrange pour rendre la psychanalyse laïque impossible, pour la confiner en savoir universitaire tout juste bon à la reproduction des psychothérapeutes à visée sanitaire, pour traquer et empêcher toute pratique du sujet qui pourrait se révéler subversive, du simple fait qu'elle a trait au désir inconscient, toutes ces administrations du psychosocial s'ingéniant à la bannir hors des frontières où elles exercent et à la déclarer ainsi hors la loi.

Peut-être y a-t-il donc lieu de se saisir de cet ostracisme qui condamne les psychanalystes à se vivre comme des sujets indésirables se voyant obligés de s'exiler hors des frontières nationales, pour donner corps à un espace supranational qui ne s'enracinerait plus que dans un discours, celui de la psychanalyse elle-même, donnant ses raisons à l'illégitimité de la pratique que celle-ci induit dans chacun des territoires nationaux où ils habitent.

Or c'est bien là ce dont est censé s'occuper l'Inter-Associatif qui se veut Européen, donc, transfrontalier, si l'on peut dire, et dont la compétence pourrait fort bien finalement s'appliquer à cette zone de non-droit, à ce *no man's land* où l'exercice de la psychanalyse se voit de plus en plus confiné. C'est pour donner un contenu pratique aux vellétés de fonder un Institut de formation des psychanalystes qui se dirait européen, celui-là même de la nécessité duquel nos collègues italiens cherchent à nous convaincre, que la tentative que je me vois en mesure de rédiger sera consacrée.

1. En un premier temps

Si les psychanalystes de chacune de nos associations nationales et régionales, inscrites néanmoins à l'Inter-Associatif qui se dit Européen et qui se veut de Psychanalyse, se tenaient pour dit qu'il n'y a plus lieu de s'attendre à la moindre "reconnaissance" de la part de chacun de nos États ou Régions pour ce qui est de légitimer l'acte ou la personne des psychanalystes, alors, le seul moyen qui reste à notre portée pour donner néanmoins quelque consistance à notre discours, comme à la pratique qui

en découle, sera celui de procéder à la "nomination" des personnes ou des actes qui seront dits pouvoir relever de la compétence de cette entité (un Institut de formation) que nous prendrions la décision de fonder pour accomplir cette tâche.

Nous posons cependant au départ ici que l'acte de nomination ne pourrait se faire que sur le mode du un par un, ce qui impliquerait que chacun des psychanalystes inscrits dans les associations du dit I-AEP, à l'instar de ce qui a cours au sein de certaines de ces associations pour ce qui est de la nomination des passeurs, s'octroie la possibilité de nommer, en son âme et conscience, de un à trois psychanalystes s'étant formés sur son divan ou dans une analyse de contrôle avec lui, et dont il aurait la possibilité d'inscrire le nom sur la liste qui se constituerait ainsi petit à petit et où se mélangeraient les origines, les langues et les pays.

Une fois cette liste constituée, mais gardée rigoureusement secrète, à l'instar de ce qui se pratique pour les listes de passeurs dans les associations qui en disposent, et surtout une fois que chacune des personnes qui se verrait ainsi désignée par son psychanalyste comme étant nommée par ce titre, qui ferait mine de reconnaître que le sujet en question peut exercer régulièrement cette fonction, même si son titre n'existe pas ou plus dans chacun des pays concernés, aucun dispositif d'habilitation à se reconnaître psychanalyste ne sera pour autant mis en place sur cette base, mais tout sera fait pour apporter une compréhension théorique à ce qui aura motivé l'acte de ces désignations.

Le lieu où ce dispositif pourrait voir le jour sera nécessairement décentré et itinérant, devant s'ouvrir à la traduction et aux langues de chacun des pays de cette Europe où seule la psychothérapie a désormais droit de cité et peut être considérée comme légitimement exercée.

2. En un deuxième temps

Il apparaît dès l'abord que cette liste sert déjà à promouvoir l'existence, serait-ce seulement sur le papier, d'un nombre supérieur de jeunes analystes nommés par ces analystes nommant, à qui se verraient donc confier la tâche d'assurer la relève, dont on constate qu'elle est actuellement si problématique, étant donné l'absence de toute formation véritable dans chacun des pays concernés, et l'absence d'avenir qui attend le nouvel analyste dont l'analyse a pourtant pris une tournure didactique, sans que pour autant aucune formation à la pratique de son métier ne lui soit décernée ni à l'Université ni encore moins dans les officines créées pour reproduire des psychothérapeutes à visée sanitaire et adaptative.

Une telle nomination devrait aussi bien prendre à contre-pied le désir de reconnaissance que ces jeunes ne peuvent ni ne doivent espérer obtenir de l'État ou de leurs futurs collègues. Et le titre qui leur serait décerné, tout

comme celui d'A.M.E. dans l'ex École Freudienne de Paris, ne pourrait en aucun cas faire l'objet d'une demande à l'issue du parcours d'un cursus d'habilitation, l'analyse et elle seule étant susceptible de faire acte, si est prise la mesure du risque encouru par l'analyste dans cette nomination pour déclarer que tel ou tel sujet est en mesure d'occuper cette impossible fonction.

Enfin, si l'on ne veut pas condamner au martyr ces plus jeunes éventuellement futurs analystes, étant donné la montée du fascisme en Europe, telle qu'elle se voit anticipée aux States, la liste des analystes en question ne saurait à ce stade que rester secrète et virtuelle, ne serait-ce que dans la mesure où l'exercice de leur pratique, si elle a parfois commencé, n'a évidemment pas encore fait ses preuves.

Elle ne devrait en fait servir qu'à constituer périodiquement une deuxième liste, celle prélevée parmi les analystes nommant qui dépendent, eux, de la reconnaissance de ceux qu'ils ont pu nommer. Mais cette nomination n'aurait une quelconque portée que si et seulement si ces analystes nommés ne procèdent pas seulement à un renvoi d'ascenseur, mais considèrent que ce dont cette élection est porteuse, c'est de la désignation des auteurs de la nouvelle discoursivité grâce à laquelle leur analyse a pu virer du simplement thérapeutique au didactique.

Je ne déclare évidemment pas ici que tout analyste qui se respecte, quand il mène à bien une analyse, devrait se rendre à même de comprendre ce qui s'y est passé, au point de pouvoir rédiger la théorie de son acte en un texte qui retransmettrait les trouvailles que son analysant lui a fait faire. Il y a des analystes qui ne se soucient pas d'écrire et qui ne s'en donnent pas la compétence. Cela ne veut pas dire qu'ils ne sont pas à considérer comme des auteurs à part entière et que leurs analysants ne soient pas en mesure, eux, de les déclarer auteurs de l'invention qu'a nécessitée la menée à bonne fin de leur analyse, s'ils se montrent à leur tour capables de la formuler en un discours.

Je dirais donc que cette deuxième liste n'est pas seulement une liste d'analystes plus chevronnés, mais plutôt celle d'un ensemble d'auteurs du discours de l'analyse, tel qu'elle fonctionne effectivement aujourd'hui, étant donné que celle-ci ne saurait, contrairement à la psychothérapie, se contenter de se rendre efficace par la mise en œuvre d'un ensemble de trucs qui auraient fait leur preuve et qui auraient pu être réemployés à bon escient. Un psychanalyste qui se respecte doit toujours pouvoir comprendre ce qu'il a fait et par où il est passé pour parvenir à ses fins, au moins si la compréhension de son acte bénéficie de la période d'un après-coup suffisant pour lui octroyer la promulgation d'une façon ou d'une autre de ce nouveau savoir arraché à l'inconscient grâce à l'acharnement de son analysant et qu'il peut donc ainsi retransmettre.

Mais il n'est pas non plus nécessairement souhaitable que ce soient uniquement des praticiens de l'analyse en tant que telle qui se voient nommés par les analysants de la première liste pour la constitution de la deuxième. Pourvu qu'ils soient encore vivants, comme c'est le cas dans l'attribution des prix Nobel, ces auteurs du discours inspirant la pratique des cures d'aujourd'hui pourraient fort bien être des écrivains ou des artistes dont le savoir peut être invoqué par les analystes comme des auteurs à part entière de la compréhension dont ils ont besoin pour accomplir leur tâche. Il serait néanmoins nécessaire que ces créateurs déclarent qu'ils ont été analysants et que c'est en allant sur un divan explorer leur inconscient qu'ils sont devenus les auteurs ayant obtenu une consécration dans une autre discipline que la psychanalyse elle-même. Il est évident que chacune de ces listes devrait être périodiquement renouvelée : tous les cinq ans, par exemple ; il me paraît cependant indispensable de noter qu'il ne s'agirait pas avec ces listes de légitimer des personnes prises une à une ou de donner corps à une académie, le concept de ce genre d'entité étant toujours national et ne pouvant fonctionner dans le supranational ou le multilinguistique, qui caractérisent pourtant intrinsèquement la nouvelle discipline qu'est la psychanalyse.

3. *En un troisième temps*

Le moment est venu de dévoiler le dessous des cartes : disons que Freud (et Lacan, encore davantage) sont les inventeurs, dans le style d'Alfred Nobel, d'un explosif leur ayant permis d'accumuler une immense fortune : sur le plan intellectuel, dans le cas du premier, une colossale fortune personnelle dans le cas du second, mais que leurs hauts faits leur ont attiré suffisamment de culpabilité pour qu'il leur soit venu à l'idée qu'ils devaient consacrer cette fortune, bien ou mal acquise, peu importe, à la distribution annuelle d'un prix.

La première liste de ces analysants pouvant être devenus analystes suivant l'acte de nomination que leur propre analyste a assumé de poser, devient celle des noms qui sont en mesure d'élire ceux qui seront mis sur la liste des "freudélisables", comme on parle de "nobelisables", et ces derniers auront pour tâche d'élire en leur sein celui qui chaque année aura la responsabilité de faire valoir l'existence de la psychanalyse dans le monde, comme discipline *sui generis*, qui se voit de plus en plus pourchassée et dénoncée comme imposture dans chacun des pays européens où elle est née et continue d'être le plus communément pratiquée.

L'institut de formation qui serait formé au sein de la liste de ces nobelisables de la psychanalyse aurait essentiellement pour tâche de repenser cette discipline au troisième temps qu'elle a atteint, après Freud et Lacan, donc, afin de la délivrer du sectarisme et de l'épigonisme où elle est

enfermée, condamnée qu'elle se voit, à répéter la geste des fondateurs en reprenant à l'infini la lecture de leurs textes ou du moindre de leurs mots, sans qu'il en sorte autre chose qu'un ressassement stérile.

Il leur incombera de démontrer en quoi ce sont davantage les analysants qui font la psychanalyse d'aujourd'hui, dans quelle mesure les différentes associations qui s'acharnent à vouloir se promouvoir en héritières exclusives du légat d'un seul maître, et puis d'un second, sont les victimes du nom seul d'Un isolé et dénoncé par La Boétie en politique.

Ils prendront donc sur eux d'apprécier dans quelle mesure ces associations, dont ils sont indirectement issus, enferment la psychanalyse, au pire, dans les séquelles d'une guerre de religion sans fin, et, au mieux, dans une concurrence effrénée pour sauver les dernières espèces d'analysants, en les faisant monter sur leur arche, avant le déluge qu'elles annoncent, plutôt que sur celle des autres. Le moins qu'on puisse dire est cependant que le mont Ararat, sur lequel ces arches pourraient venir s'échouer afin que leurs occupants aillent repeupler la terre, en répandant la vie de l'analyse dans les pays extra-européens, est encore loin d'apparaître...

Autrement dit, la vérité psychanalytique pourrait avoir plusieurs visages, alors que le mensonge n'en a qu'un. Et ceux qui seraient élus comme les freudélisables de demain pourraient s'attacher à démontrer la richesse d'un pluralisme théorique et institutionnel qui ne tomberait ni dans le scepticisme ni dans l'affadissement d'un compromis, étant bien évident pour chacun d'eux que parmi les jeunes analystes qui les auront élus, certains sont devenus analystes, malgré la théorie de leur psychanalyste et dans les lieux les moins probablement propices à l'éclosion de cette fleur qu'est un nouvel analyste.

Cela est évidemment déjà le cas des différents prix Nobel décernés chaque année, appartenant à différentes disciplines du savoir et à différents pays, mais dont on se demande toujours comment on aura pu les dénicher à tous les confins de l'Europe ou même du monde, sans qu'ils aient été nécessairement portés par leur culture ambiante ou leur langue nationale.

Écrit à Paris,

pour la coordination de l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse,
ces 18 et 19 novembre de l'année 2016,

par Jacques Nassif

Échos des cartels

CAMINANTES

Sous ce nom, ont travaillé depuis la rentrée 2010 plusieurs groupes/cartels

Le premier a réuni Claire Colombier, Martine Delaplace et Anne Jaeger, Dominique Le Vaguerèse nous a rejointes, un peu plus tard Gérard Albisson.

La proposition de cartel que nous faisons est parue dans *Le Courrier* d'octobre 2010. Nous y explicitions la référence à Machado

Caminante no hay camino, se hace camino si andar

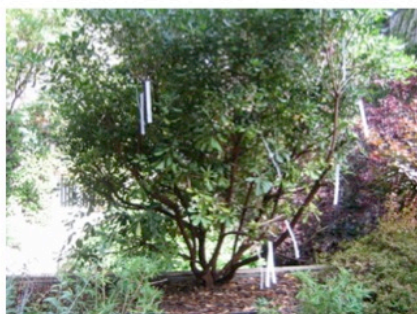
et précisions que le travail se ferait « en prenant son temps, en laissant venir, en accueillant les questions de chacun-e. »

Nous sommes intervenu-e-s lors de la journée des CCAF du 27 mars 2011 en vous lisant un poème de Pablo Neruda « Pido silencio » puis en vous proposant de constituer le « cadavre exquis » de la prétendue moribonde psychanalyse à partir de l'*incipit* « La psychanalyse c'est... »

Ce cadavre exquis a donné lieu à deux « installations » lors des AG de janvier et juin 2012.

La psychanalyse c'est...

AG de janvier 2012



AG de juin 2012



En 2012-2013, le groupe n'a pas trouvé de nouvel élan malgré d'intéressants échanges à distance ou *de visu*. Le signifiant *Caminantes* restait actif. « Probablement ce cheminement se poursuivra-t-il pour chacun avec d'autres » écrivait Martine.

J'ai proposé un nouveau *Caminantes* avec l'argument suivant :

Comment puisons-nous, chacun à notre manière, des « outils » pour notre clinique, bien sûr dans notre analyse, mais plus précisément dans ce que celle-ci nous a permis d'entendre de pratiques ou de champs qui ne sont pas

directement ceux de l'analyse : musique, poésie, toutes formes de créations, mais aussi interrogations du quotidien..."

C'est seulement à l'AG de janvier 2014 que certaines font écho à cette proposition et un groupe se forme qui commence à travailler le 29 mars 2014. Il réunit : Nadine Collin, Claire Colombier, Martine Delaplace, Estelle Denecé, Marie Diebler, Isabelle Dufresnoy et Christine Roosen.

Les dates communes étant difficiles à trouver, nous décidons que si trois personnes sont disponibles, un temps de travail peut avoir lieu dont il sera fait écho aux autres qui n'ont pas pu y participer.

Deux participantes s'en vont: Martine Delaplace qui n'est plus souvent à Paris le week-end, et Isabelle Dufresnoy qui ne peut plus venir de Blois pour nos réunions.

Nous ouvrons le groupe et Han-Victor Lu nous rejoint. Éric Didier fait un petit bout de chemin avec nous. En juillet 2016, Nadine Collin nous dit qu'elle quitte le groupe.

Nous avons donné quelques échos de notre travail dans *Le Courrier*, en juillet et octobre 2015.

En cette année 2016-2017, nous avons entamé à 5 la « saison 3 » de *Caminantes* et décidé d'accueillir une ou deux personnes qui seraient intéressées par notre manière de travailler. Notre jour de réunion sera cette année plutôt le dimanche, toujours de 15h à 17h30, et toujours en « tournant » dans les lieux de chacun-e, avec une fréquence mensuelle autant que faire se peut.

Il me reste à tenter de dire quelque chose de l'ambiance de nos rencontres où chacun peut témoigner de ce qu'il a de plus singulier dans sa manière de travailler/vivre, où nous rions, mangeons et buvons tout en « prenant à bras-le-corps le malaise » (salut Pierre Eyguesier)



Ce texte a été soumis à tous ceux qui ont participé à Caminantes. Ils ont donné leur accord pour que leur nom figure et Anne Jaeger a envoyé ce rebond.

Claire Colombier

« Pour moi, Caminantes a été un moment fort de ma participation aux Cartels. Portée par ce nom et ce poème, je souhaitais que le cartel soit une possibilité de création partagée, d'une dynamique productive dont l'objet ne serait pas le but mais donnerait un sens à ce que nous avons élaboré, ponctuait un temps d'échange et d'ouverture à ce qui de l'Inconscient le traverserait fugacement, ou l'ancrerait dans une époque des CCAF.

Il y eut un peu de ça ; un peu.

2 performances proposées à tous.

Pas de retour, pas de travail dans la foulée. ..

C'est peut être ça le symptôme récurrent des CCAF.

Pas de retour.

Beaucoup s'engagent, proposent, écrivent, annoncent, et rien n'en est fait, ou si peu.

Alors que j'ai beaucoup d'estime de sympathie et même parfois d'affection pour la plupart des amis psychanalystes et membres des Cartels, je suis toujours déçue par ce que nous produisons lorsque nous sommes réunis.

Depuis de pas mal d'année maintenant, les CCAF ne me semblent plus porteurs, plus fédérateurs. Ils ne font pas « lien » entre nous, selon une prose convenue.

Qu'avons nous en commun? En quoi être membre des cartels nous soutient-il dans nos pratiques et nos interventions professionnelles? Sinon dans une certaine référence politique (et peut être affective) à un passé, qui ne donne peut être justement pas de place aux nouvelles générations.

C'est ce constat un peu amer que j'ai fait il y a quelques années, qui m'a conduite à quitter l'association; c'est la sympathie personnelle pour beaucoup d'entre vous qui me mène à rester correspondante.

Alors si « Caminantes » vous permet de vous retrouver dans le travail, j'en suis enchantée. Comme beaucoup d'autres je continue de « caminer » sur des chemins un peu différents, qui ne conduisent probablement pas à Rome !

Très amicalement,

Anne »

(COMMENT) TRAVAILLER TOUS ENSEMBLE ?

Nous, Caminantes, avons pris le temps dans nos réunions et en particulier en septembre, de parler de la manière dont nous aimerions que le travail s'organise aux CCAF. Nous avons donc des propositions dont la ligne directrice est de nous penser comme un « collectif », ce qui revient à répartir les responsabilités, les tâches à un maximum de personnes.

Mais la question est-elle là ? A quoi bon faire des propositions, s'il n'y a pas ce désir là de travailler, de mettre en commun ce travail ?

Caminantes pourrait après tout exister même si les CCAF n'existaient plus, il nous faudrait trouver une adresse pour notre travail, ce qui n'est pas bien compliqué.

Nous nous adressons donc à tous qui pensent que les CCAF peuvent encore offrir un espace de réflexion et de travail et qui souhaitent mettre encore et toujours à l'épreuve les principes d'une institution démocratique s'inspirant notamment des pédagogie et psychothérapie institutionnelles.

Nous, membres des CCAF et aussi correspondants, sommes constitués en association 1901.

Ceci n'induit en rien un fonctionnement, si ce n'est vis-à-vis du social : il faut un président, un trésorier. Il n'est aucunement nécessaire de donner davantage de consistance à ces fonctions, liées à la référence à la loi 1901 - qui au demeurant laisse pas mal de liberté - en les faisant exister dans le « collectif ».

De quoi avons-nous besoin pour pouvoir travailler ensemble, pour constituer un collectif ?

Nous avons besoin de « coordonnants », à condition de préciser ceci qui correspond, sauf erreur, à l'esprit du début des CCAF : ils ne travailleraient pas seuls, mais avec quelques autres, dans ce qui pourrait s'appeler un cartel. Eu égard à ces coordinations, les fonctions de président et trésorier de l'association ne seraient pas nommées telles dans le collectif.

Nous avons besoin de « journées des cartels » 4 fois par an, pour que chaque groupe au travail adresse aux autres quelque chose de son travail et aussi pour faire le point sur les coordinations.

Dans une de ces journées, il faudrait prévoir un bref temps pour une AG qui formalise dans les termes adéquats ce qui doit l'être mais qui aura été précédemment pensé dans le collectif.

Nous pourrions aussi ouvrir au moins partiellement une de ces journées à l' « extérieur », ce qui revient à inviter d'autres collègues.

Certes, pour faire cela, nous ne serons peut-être pas très nombreux. Mais nous pouvons adapter nos projets en fonction du nombre de personnes.

Le pas à franchir n'est pas une question de nombre : il s'agit de décider de ne plus s'en remettre à un bureau/conseil à qui l'on délègue la tâche de penser, de décider à notre place, quand on ne le renvoie pas dans les cordes parce que ce qu'il propose ne nous agrée pas, manifestant ainsi très souvent notre désir dans le refus. Cela suppose que les informations, la teneur des discussions et décisions concernant notre fonctionnement/dysfonctionnement circulent vers tous les membres.

Qui donc, parmi vous, membres et correspondants des CCAF, serait partant pour travailler

- *l'accueil* : pas seulement l'accueil des nouveaux, mais aussi l'attention portée aux questions de chacun des membres et correspondants, et en particulier à ceux qui décident de partir ou de ne plus être membre.

- *la passe* : est-il encore possible de faire vivre notre dispositif de passe inter-associative ? ou faudrait-il travailler à rejoindre d'autres associations qui ont aussi ce dispositif ? Des cartels vont sans doute se constituer après le 19 novembre, avec tous ceux qui ont été impliqués, et permettre de penser ce qu'il en est de la passe aujourd'hui, telle que nous l'avons fait évoluer par rapport au dispositif initié par Lacan dans la proposition d'octobre 1967.

- *la coordination des Cartels et groupes de travail* qui incluent souvent des personnes d'autres associations.

Une ou deux personnes par région pourrait prendre la responsabilité de transmettre quelque chose au collectif de ce travail – là sous forme de contribution au Courrier, et en animant un temps de travail lors des journées des cartels. Cela permettrait donc de constituer pour chaque groupe ou cartel au travail une adresse au collectif.

Il serait aussi possible d'imaginer qu'un cartel se constitue en cartel d'adresse pour un autre et réciproquement. Ce qui là encore permettrait une mise en commun du travail au niveau du collectif.

Pour l'organisation des journées, il pourrait se décider d'une fois sur l'autre quelle région en prend la responsabilité.

- *le Courrier* : il serait intéressant de faire exister un groupe de 3 ou 4 personnes responsables de la réalisation du Courrier dans toutes ses phases (relecture, mise en page, maquette, relecture, tirage, envoi) et aussi des annuaires. Cela

permettrait un partage des tâches, une discussion des choix à faire pour un numéro donné, un moindre risque d'erreurs, notamment.

- *le site* : il semble techniquement souhaitable que peu de personnes interviennent sur le site. Cela dit le travail à faire est important. Il pourrait se constituer un groupe de 3 personnes qui se répartiraient le suivi des différentes rubriques du site. Ces personnes travailleraient avec les responsables du Courrier et avec les auteurs, à définir ce qui est à mettre dans la partie publique et ce qui doit rester interne.

Elles interviendraient aussi pour rechercher dans les textes passés ce qui mériterait d'être mis dans la partie publique.

- *I-AEP et Convergencia* : il importe de conserver un nombre suffisant de délégués pour que ceux-ci puissent éventuellement se relayer dans coordinations, colloques, mais aussi pour permettre un travail en cartel.

- *l'argent* : aussi une question à travailler à plusieurs, car il ne s'agit pas que de comptabilité (et d'ailleurs comptabilité de quoi ?)

Il y a aux CCAF 31 membres et 21 correspondants.

Les « responsabilités » dans le collectif pourrait en mobiliser une moitié, chacun étant par ailleurs partie prenante dans un cartel ou groupe de travail de sa région. Ce qui pourrait vouloir dire que tout le monde est « embarqué ».

Imaginez quel travail va en sortir ?

Et il n'est pas impossible d'imaginer aussi une modification des statuts qui permettent d'avoir un nombre de membres du Conseil d'administration équivalent à celui des responsables dans le collectif.

Si vous souhaitez réagir à ces propositions, écrivez à l'un des Caminantes.

Caminantes (Claire Colombier, Estelle Denecé, Marie Diebler, Han Victor Lu, Christine Roosen) – septembre/novembre 2016

DES CONSTRUCTIONS DE L'EXTIME

« *L'écriture ne peut jamais refermer ses mains sur ce qui, aussi bien, ne serait plus qu'une proie.* »
(Yves Bonnefoy *L'Écharpe Rouge.*)

Pour parler de la passe, j'ai choisi de naviguer sur un bord : celui des récits, des constructions, des témoignages. (Pour ne pas alourdir l'exposé, je pose l'équivalence de ces trois termes.) Je vais suivre ces genres narratifs à travers l'autofiction, l'analyse puis la passe. J'interrogerai la pertinence de ces emplois, les différences marquées et les nouages possibles. Ce texte est en appui sur ma lecture des séminaires de Jacques Lacan depuis 1973.

L'extime est d'abord une notion théologique. L'essence extime, celle de Dieu, est l'essence proprement dite ; l'être humain en est ex-centré du fait de sa finitude. Au XIII siècle, Angèle de Foligno : « *Plus je voyais Dieu intime en moi, plus je me voyais éloignée de lui.* » Ce terme est apparu en littérature en 1923 dans la N.R.F. Une approche de l'écrivain américain Paul Auster, en 1985 : « *Faire enter l'extérieur et usurper ainsi la souveraineté de l'intériorité.* » Pour Jacques Lacan il s'agit de « *cet en dehors du sujet* » qui se trouve au dedans : La Chose, l'objet a, le symptôme. Plus tardivement (après 1973), ce terme pourrait convenir pour dire la continuité de l'inconscient et du conscient.

L'extime pousse à construire des récits mais aussi loin qu'ils s'aventurent, ils échouent sur la question du sexuel dont on ne peut s'arranger.

Commençons par dresser un bref aperçu de l'autofiction.

Pour faire court je ferai équivaloir autofiction et autobiographie. Une citation : « *Le mode autobiographique est la forme de critique la plus haute, mais aussi la plus basse.* » (Oscar Wilde) Nous laisserons de côté les productions faciles, médiatisées. L'autofiction est un terme créé en 1977 par Serge Doubrovsky à propos de son roman, *Fils*. Elle sera théorisée par Gérard Genette en 1991 comme un récit où il y a « *identité de l'auteur, du narrateur et du héros.* » Ce genre a connu et connaît un grand succès. Est-ce lié aux événements dramatiques dans le monde, à la fin des idéaux collectifs, au triomphe ouvert du discours capitaliste ?

Rétroactivement diverses œuvres furent rangées sous cette appellation. Ainsi par exemple : *La Divine Comédie* de Dante. Le début du chant 1 (« *Au milieu de ma vie, je me trouve dans une forêt profonde, la juste direction étant perdue.* ») est repris par Michel Leiris pour ouvrir son premier roman : *L'âge d'homme* (1939) et la démarche vient d'être répétée par Nelly Kaplan en début de son autobiographie parue il y a quelques mois (*Entrez, c'est ouvert*).

L'autofiction échappe aux critères classificatoires qu'elle vient déranger. La critique post-moderniste assure que ce genre est dépassé. Les sorties littéraires montrent le contraire. Mais leur multiplicité plus ou moins dégradée met le genre en péril.

Il s'agit d'un tissage entre reconstitution, après-coup, de souvenirs personnels et ce qui se donne comme pure fiction. L'un et l'autre sont des productions imaginaires (qui se symbolisent.) La vérité ne peut que se mi-dire, elle est mise en scène dans des fictions avec leur pouvoir de manipulation, de falsification, d'illusion ou de déni. Le texte a sa logique propre qui déborde les intentions de l'auteur, lui même divisé ; il ne peut donc y avoir identité de l'auteur, du narrateur et du héros (comme cela a été avancé.) Ce sont des productions hybrides homologues à la description que Freud fait du symptôme.

Elles sont d'une extrême variété. Parfois dans une tentative poétique, elles touchent au réel et ouvrent les possibilités de l'effet sujet. Elles peuvent devenir le semblant dont la structure s'habille. D'autres fois leur écriture s'accompagne d'un éclatement de jouissance qui brusque le ravage, allant jusqu'à des moments de décomposition psychotique.

J'ai retenu deux exemples :

- *Roland Barthes par Roland Barthes* (1975)

Ce livre écrit dans les milieux de son parcours d'écrivain s'ouvre ainsi : « *Tout ceci doit être considéré comme dit par un personnage de roman.* » Plus loin : « *Dès que j'écris, c'est le texte qui me possède.* » « *Le texte est libre de ses signes propres.* »

- *L'Écharpe Rouge* (2016) d'Yves Bonnefoy

Écrit à la fin de sa vie, à propos d'un fragment poétique énigmatique de 1964. Y. Bonnefoy tourne difficilement autour de ces points d'énigme. « *Au moment même où je cherchais à percer ces énigmes, j'avais le désir de ne pas le faire.* » Dans des lectures-écritures ultérieures, il prend en charge le retour du refoulé. Il écrit : « *La poésie c'est l'obstination avec laquelle la vigilance du je profond critique les visées du moi.* » Un jeu sur la polysémie qui tourne le dos à la

signification (ce que questionne Jacques Lacan à propos de la présentation de l'œuvre de Dante.)

L'écrit est soumis à ses contraintes. Travailler pour donner à un écrit le ton de l'association libre n'est pas une possible association libre (comme on a pu l'écrire à propos du livre de Michel Leiris). L'analyse est basée sur la parole qui se déploie à travers le manque, l'absurde, le désordre. Elle a lieu avec la présence « en corps » de l'analyste. Nous avons à faire à deux dispositifs différents. L'analyse tend vers une réduction des fictions. Mais il arrive qu'au cours d'une cure, l'écriture vienne chiffrer quelque chose empêchée à la parole. Il y a un lien entre l'écriture et l'invention d'un savoir. Ainsi une rupture de transmission phallique entre son père et un analysant, suite à l'effondrement de celui-là, consécutif à la mort d'un autre de ses fils, n'est devenue lisible qu'à la suite de la publication d'une nouvelle écrite par cet analysant.

Quelle place pour les constructions dans l'analyse ?

Ma réflexion se centrera sur le texte de Sigmund Freud, *Constructions dans l'analyse* (1937) Son idée centrale : l'achèvement de « *la construction complète* », « *englobant tout le souvenir oublié.* » C'est au psychanalyste de reconstituer la trame, le récit de ce souvenir oublié et ainsi de dévoiler « *la vérité entière* » au patient. Freud donne sa préférence à ce mode d'intervention dans l'analyse.

Il n'est pas sans savoir là où le bât blesse, aussi se défend-il dans un paragraphe à quadruple détente : « *Le travail analytique consiste en deux pièces entièrement distinctes qui se jouent sur deux scènes séparées et concernent deux personnages dont chacun est chargé d'un rôle différent.* » Ces démentis font ressortir que dans ce travail de construction, il s'agit d'histoires écrites à deux et qu'analyste et analysant sont affectés - différemment - par ce travail tissé entre les deux.

D'autre part dans une cure, il s'agit moins de souvenirs à retrouver que d'insu à inventer. Un savoir partiel et un savoir faire avec sont à construire. Les réseaux langagiers qui déterminent le sujet communiquent avec d'autres réseaux (ceux des parents, des grands-parents), principalement autour de « *la langue* ».

Le travail analytique, vise généralement à déconstruire les fictions qui viennent souvent empêcher l'acceptation de l'impossible.

Ce qui se joue dans la relation est plutôt au niveau de ce que désire l'analysant et qu'il pense trouver en l'analyste. Celui-ci cherche à scander, à donner à entendre à l'analysant un tempo qui ne s'entend pas d'emblée ; par sa lecture qui équivoque sur l'orthographe, il déconstruit l'ordonnancement d'un discours, oblitère le sens. De ce travail advient la chute du Sujet Supposé Savoir.

Mais il arrive, qu'à certains moments de son travail, un analysant ait recours à des constructions. Ainsi une analysante, face au mutisme maternel, en appui sur un livre donné par sa tante (sœur de sa mère), a pu réaliser qu'elle était retenue dans la jouissance de sa grand-mère maternelle, pour qui « Tous les hommes sont des salauds » et pour qui : il fallait être violentée pour être aimée. Jouissance qu'elle avait faite sienne. Ces constructions sont celles de l'analysant avec les appuis de son choix : films, livres, interventions de l'analyste...

La tâche analytique étant terminée, est-ce la fin de tous récits ? Je ne le pense pas. L'analyse tend vers une réduction des fictions ou vers un autre rapport à celles-ci. Deux témoignages :

- Marie Darrieussecq témoigne d'un rapport plus distancié à ses personnages qui acquièrent leur étoffe propre. Elle peut s'en séparer.

- Christine Angot essaie de rendre compte de la disparition, de la vacance de l'effet sujet lors des violences de l'inceste. (*Une semaine de vacances* – 2012)

On ne peut se passer de récits. Des grands mythes à l'autofiction, en passant par les romans, la fonction du récit est de tenter de dire quelque chose du corps, de l'autre, du monde... et d'inventer les conditions d'une expérience par rapport à ceux-ci. Tentatives toujours bancales. « *Les mots font les choses d'où l'inadéquation des mots aux choses.* » (Jacques Lacan) Il y a des changements d'ordre narratif selon les époques ou après telle ou telle expérience. Qu'en est-il dans la passe ? Peut-on faire le récit de sa cure ? Comment en constituer le témoignage ?

Disons d'abord ce que la passe n'est pas.

La passe n'est pas prise dans une démarche de formation professionnelle. Une telle conception aurait sa logique :

- une hiérarchie avec ses échelons
- un cursus pour arriver à chaque niveau
- une évaluation du suivi de ce cursus,
- l'établissement des critères qui président à cette évaluation,
- une institution qui institue les critères, organise les contrôles et garantit le titre obtenu.

Dans cette optique une simple récit convient de la part du passant auprès des passeurs. Un résumé - en surplomb - des diverses étapes franchies antérieurement. Ce témoignage doit alors répondre à certains critères dont le jury appréciera l'existence ou non. Nous avons là affaire à une passe modélisée au service de telle institution ou de telle doxa psychanalytique.

Pas plus la passe n'a recours à l'autorité du discours universitaire. Elle ne s'assimile pas à un examen de passage qui donne une valeur ajoutée.

Elle ne relève pas d'un acte de foi dans et pour la psychanalyse. Le passant n'est pas missionné pour témoigner de sa foi et la transmettre. Son témoignage n'a pas de caractère religieux et ne peut être diffusé à des fins de prosélytisme.

Il n'y a pas une passe mais des passes singulières, aussi singulier qu'est le désir de chacun ; encore plus quand il s'agit d'un « *désir averti*. » Désir qui permet d'inventer lors des cures, de dégager ses styles.

C'est en appui-contre les restes, les scories les plus diverses qu'advient un décentrement, un autre éclairage. Jacques Lacan a varié sur la nature de cet acte. Pour ma part, je reste dans le fil de sa première proposition : « *On entre dans ce qu'il faut appeler un au delà de la psychanalyse*. » Il n'y a pas d'acte de l'acte mais la possibilité d'un acte nouveau. Passant, passeurs, membres du cartel de passe ne sont pas dans ce dispositif en position d'analystes. Le passant pose un acte d'un autre ordre, essayant de serrer, à sa façon, ce qui le pousse à s'engager dans cette aventure. Passeurs, membres du cartel sont des entendeurs-récepteurs dans un dispositif, en chicane, à trois places, homologue au dispositif du « mot d'esprit. »

On ne déclenche pas une passe pour être nommé mais poussé par une impérieuse nécessité et un certain enthousiasme. Du fait des aléas que recèle le dispositif, il n'y a aucune garantie que ça passe ; cette non garantie recoupe l'absence de présence et de garantie du A. C'est une expérience de perte. La vérité n'advient pas, le savoir se révèle troué. Un moment où on touche le fond de la persécution, du dessaisissement de soi. Une expérience où devient extrêmement sensible l'entre deux morts [un tel se vide à l'issue de sa passe, tel autre tombe dans un coma passager.] D'une force intense et d'une densité aérienne.

Quelle est la nature de cet acte nouveau ? Pour essayer de répondre à cette question, je croiserai les avancées de José Attal (*La passe à plus d'un titre*) avec mes expériences en des places diverses dans ce dispositif et le travail soutenu dans un cartel à propos de plusieurs passes. Des constructions, des récits-témoignages sont nécessaires. Mais ce qui importe aussi c'est ce qui passe à travers leur porosité, comment elles permettent de faire surgir le réel de la jouissance. Il faut ce qui le cache, le récit-témoignage, pour que le réel soit indiqué.

Le témoignage cesse donc d'être dans un rapport distancié à l'événement ; il devient l'acte qui l'initie. Chacun témoigne de son expérience, est dedans à son insu et non en surplomb, en est le signe. « *Signe et réel sont congruents*. » (Jacques Lacan). Le témoin parle à travers sa singularité. Son récit est débordé par l'inattendu [désorganisation spatiale, perte de clés, malaise corporel,

anamorphose...] Inattendu où sourdent ces restes épars qui causent le désir d'analyse. Passer d'un exercice où on témoigne de soi à une performance où on témoigne par soi. (Jean-Louis Sous)

La performance remet en cause les codes établis par la représentation. Elle brise la cohérence narrative ou l'intention illustrative. Elle noue l'intime et l'extime dans un acte non reproductible. Du côté du performatif, elle vise à produire une transformation. A côté des effets signifiants se produisent d'autres événements où s'abolit la distinction entre formes discursives et formes non-discursives. Le texte n'est pas seulement une surface, bien qu'il soit cette surface, cette surface peut être émettrice de signes. (Philippe Sollers) Passeurs, membres du cartel, dans leur travail de lecture, deviennent sensibles à ce qui peut être seulement éprouvé ou montré. Nous sommes dans un temps éphémère où un espace de lumière peut miroiter dans les mots. (Michel Foucault)

Deux détours par la peinture, non pour illustrer mais pour approcher de ce dont nous parlons.

« Le Portrait de George Dyer Parler » par Francis Bacon (1966)

C'est le portrait de son amant. Corps et visage sont contournés, transformés par les balayages d'une série de courbes. L'image spéculaire est défaite. La bonne forme est mise à mal par un jeu de tensions et de distorsions. Le dedans passe au dehors. Des éclaboussures de jouissance, l'horreur de la mort dégouttent...du tableau.

« Coucou-Bazar » de Jean Dubuffet, New-York (1973)

Nous sommes face à un tableau vivant. Dix danseurs sont fondus dans un fond de praticables peints (période hourloupe.) Lentement ça bouge. Une recherche qui vise, en passant par les limites, à porter la vision dans un autre registre, à ébranler le figuratif, à mettre à l'épreuve la classique dissociation du fond et de la forme. Un spectacle entre guignol et danse macabre.

Quelles peuvent être les suites d'une passe du côté du passant ? Pour essayer de répondre, je m'appuierai sur le témoignage de passants dans notre cartel. C'est un passage par les limites dont le souvenir ne se défait pas. Aussi les effets de trouage et d'ouverture peuvent se produire dans un temps éloigné de celui de l'effectuation de la passe. Elle redistribue les cartes, modifie la présentation de la structure et permet de l'habiter autrement. Elle borde quelques bouts de réel épars. Elle modifie le rapport à la persécution. Elle permet un accès nouveau à l'oubli. Ce peut-être l'occasion du surgissement de pans d'histoire jusqu'ici ignorés et leur écriture, d'effets de chiffage de la rencontre avec l'impossible, de nominations en lien avec la jouissance incluse dans le symptôme (elles surgissent, le passant les reconnaît, les endosse ou non.) Ces nominations sont

de l'ordre de la marque la plus singulière. Elles peuvent permettre de nouveaux nouages. Ces ébranlements font tomber l'être analyste, ouvrent non sur une installation dans le titre d'analyste mais sur le désir d'analyse qui permet de mener une cure.

Ce travail se termine. Son articulation n'est qu'un des effets de mon symptôme et ne peut donc être une norme universelle. Cependant il comprend des éléments partageables et ouvrant à discussion.

Nous sommes passés par trois modes : écriture, parole et performance dans trois dispositifs mus par des désirs différents. Les processus auxquels ils donnent lieu sont spécifiques.

- le livre aux conditions de l'absence de jouissance et d'exhibition,
- l'analyse qui permet de « *tirer les conséquences que le sujet est un être parlant.* » (J.Lacan),
- la passe qui peut ouvrir sur la réinvention de l'essentiel de la psychanalyse.

Nous avons remarqué des possibilités de nouage et des points communs :

- Ils ne peuvent que frôler et manquer « la vérité menteuse. » C'est important à une époque où la passion de la vérité a pris les habits de la scientificité.
- Ils tournent très différemment autour de bouts de réel. « *On ne déchiffre jamais le réel que de ce dont on le nourrit.* » (J.Lacan)
- Les deux derniers donnent l'occasion du resserrage, autour de l'objet-cause, qui échoue. Objet qui indique l'absence (absence d'un objet sexuel adéquat, absence de la complétude du langage.) Il n'est pas ce qui bouche la béance provoquée par le non-rapport sexuel.

Nous avons insisté sur la nécessité des constructions-récits et sur leur critique. La construction d'un récit nécessite un début et une fin, un agencement lié à des intentions (sues et non-sues) qui conduit à celle-ci. Dans ces expériences, surtout dans la passe, le temps n'est pas linéaire, l'espace se remodèle autrement. Il n'y a pas de chronologie. Tel moment reprend et éclaire ses débuts. Le commencement peut être gros de la terminaison. Il y a une torsion du temps, à partir de quoi l'inattendu peut surgir.

Aujourd'hui la proposition de Jacques Lacan prend un relief particulier. L'existence de la passe peut donner un style à une école, lui faire reconsidérer ses modalités de fonctionnement et d'enseignement. Elle participe aux possibilités d'émergence de paroles singulières dans le collectif.

Il est possible de rencontrer l'ouverture de tels moments, ayant des effets de trouage et de décentrement, qui peuvent se produire en dehors du dispositif spécifique de la passe (Ce peut-être une pratique de cartel, de groupe de travail,

une rencontre avec telle personne ou une œuvre d'art, le travail entre deux séances...) Les réflexions menées autour de la passe depuis 1967 permettent d'y être attentif et d'en repérer les effets.

Cette invention, ô combien fragile, interpelle notre époque où rentabilité et évaluation sont des maîtres-mots. Elle fait brèche, non comme un modèle mais comme une expérience qui est porteuse de questionnements et de pistes pour pouvoir décoller des identifications, sortir du généalogique, se situer, inventer.

Jean-Paul Bucher

(Ce document est une production de fin de cartel,
écrit après une intervention orale faite à Bordeaux, le 15 octobre 2016)